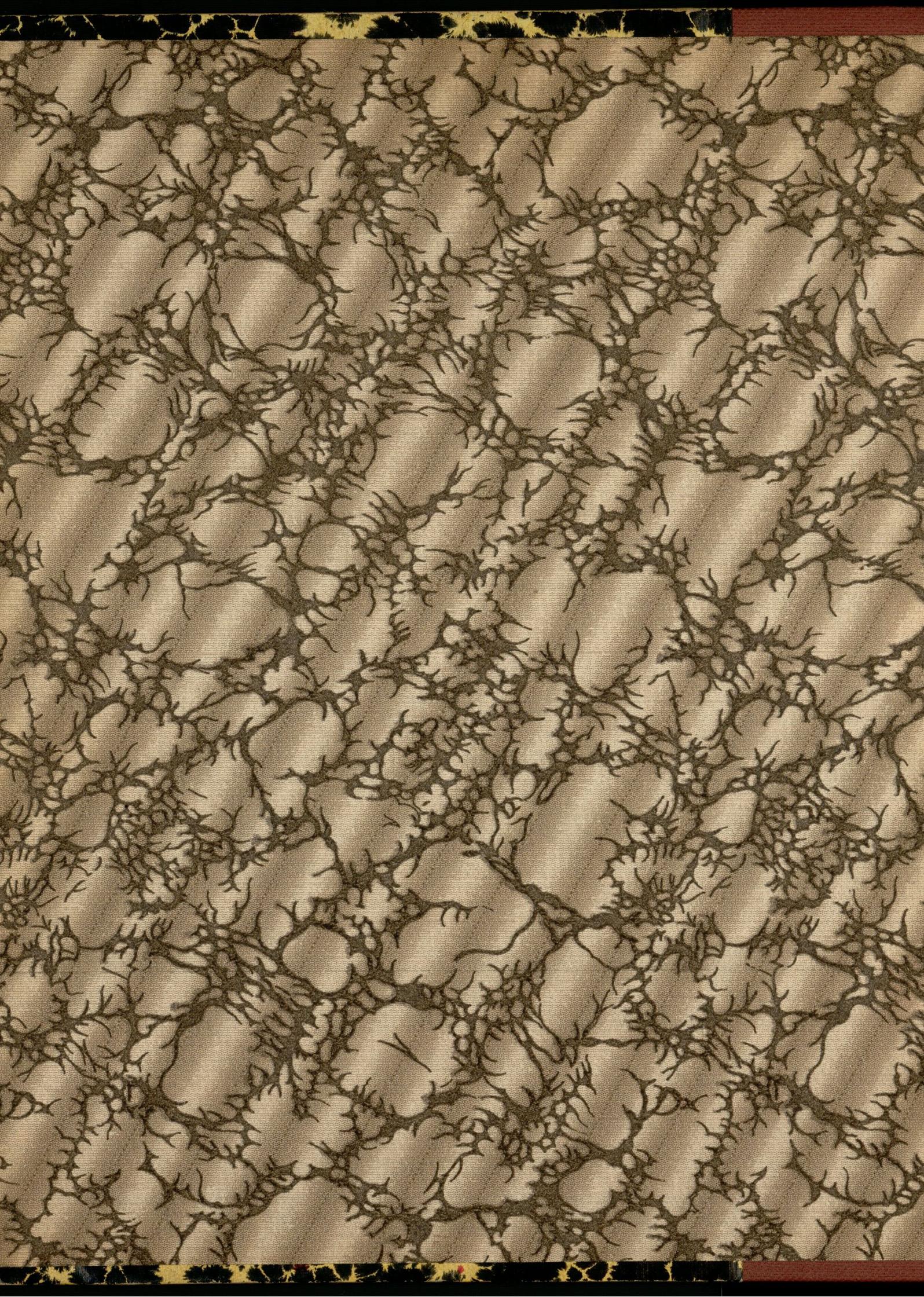
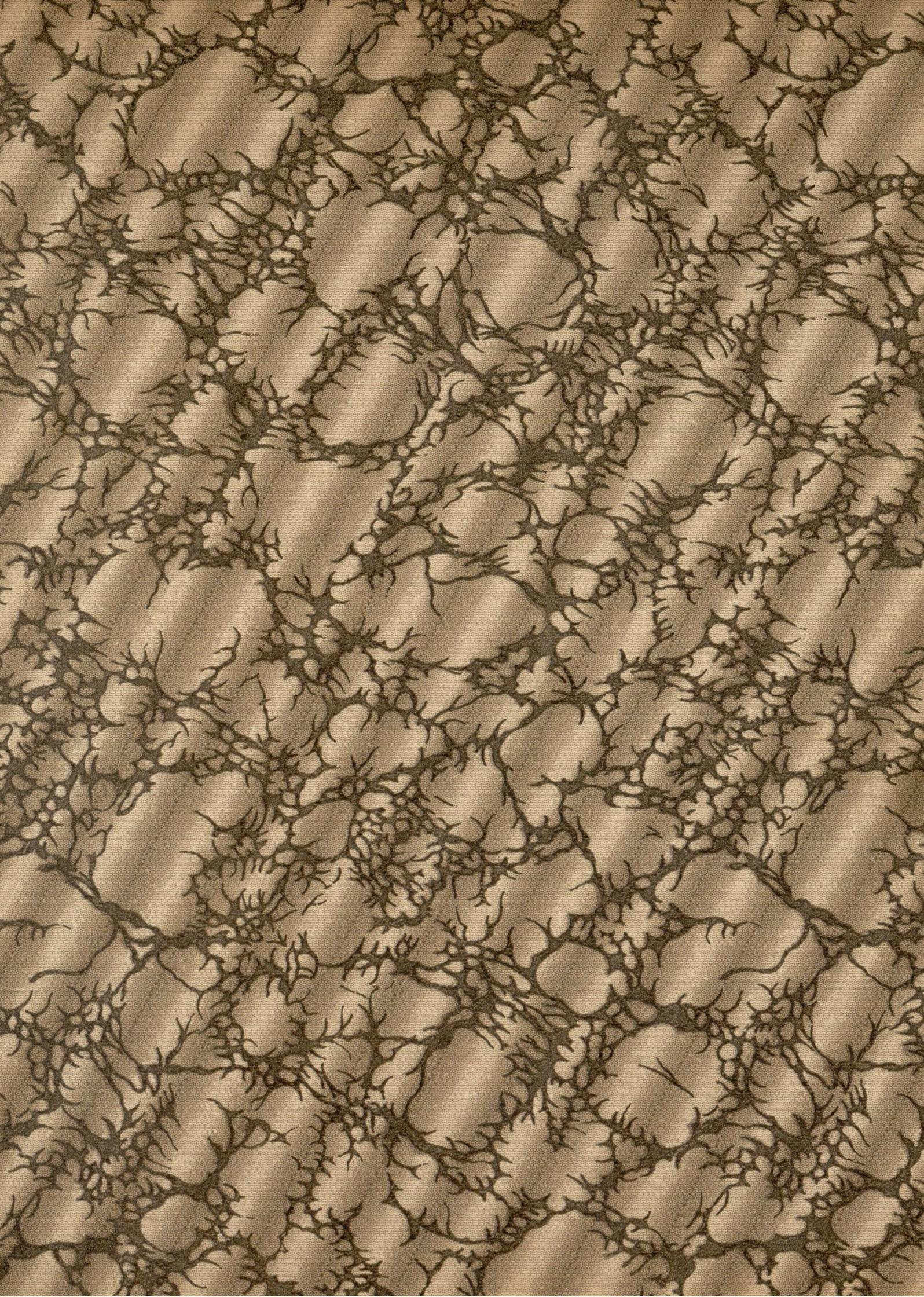


BIBL. DE
L'UNIVERSITÉ

ALPHAS LIT.
—
RIMES
ET
RAISON

BIBL.
DE
L'UNIVERSITÉ
MS.
1799





PFER-REL

Ms 1799

Primes et Raison
de
Lecavages

de la chaire

de la chaire

par Eliphaz Levi



folioté 1 à 116



PPENIM

Handwritten text, possibly a name or title, appearing as a faint blue ink smudge.

Handwritten text, appearing as a faint blue ink smudge.

Handwritten text, appearing as a dark ink smudge with a diagonal slash through it.

Handwritten text, appearing as a faint blue ink smudge.

La liberté

Tambe

A Auguste Barbier

La bouche aux vifs jurons peut se noircir de pour
 Et se crispier en rugissant,
 Les mains aux sales doigts peuvent lancer la foudre
 puis se laver avec du sang
~~par des expressions de violence~~,
 L'aveugle multitude a ses jours de victoire
 Mais quand le peuple est déchaîné
 Il se rue au désastre et jamais à la gloire
 Le toctiu n'a jamais tenu
 pour annoncer la paix tour de l'aboude
 Le peuple épuisé de fureur
 Cherche et trouve toujours une tête qui peut
 Malheur alors, trois fois malheur
 A tous, si par hazard, la tête qui remplace

Le désordre par l'attentat
Et s'improvise un corps avec la populace
Est la tête d'un scélérat!

—
C'est alors que l'empire appartient à l'audace
Alors les titans furieux
L'un de l'autre en luttant escabadeut la place
Comme s'ils assiégeaient les cieux
La politique affreuse est un concours de cru
Libère ^{instruit} ~~enfant~~ Caligula
Claude enhardit Néron, l'ou flétrit l'hor
Marius ^{fait aimer} ~~écrite~~ Sylla
Cathien d'un poignard menant Robespier
Les roches sont ensanglantés
Le glaive du bourreau balancé popula
Trappé et tranché des deux côtés.

La suprême raison e'est le dernier supplice
 Le bon droit e'est l'impunité
 Et tous également ignorant la justice
 Méconnaissent la liberté.



La liberté n'est pas une fille des rues
 La crinière et les seins au vent
 Qui prend dans les ruisseaux les hideux écroues
 De la révolte au flot mouvant!
 Ce n'est point une large et sordide javotte
 Qui, dans un délire sans nom
 Ceint le drapeau rouge et étouffant la co
 Grinpe à cheval sur un canon.
 Ô d'Auguste Barbier singulier dément
 Qui, cabouinant notre amour
 Pour notre liberté, pour l'auge de la France
 prend l'héroïsme de Mérieux

Certes, la liberté n'est pas une courtisane
Du noble faubourg saint germain,
Mais c'est encore moins cette infâme d'or
S'enivrant le sabre à la main !

Elle a de Jeanne d'arc la mission divine
Et la sévère chasteté
Elle venge toujours le droit qu'on assassine
Elle est forte de vérité

Elle fait protéger le corps dans chaque membre
Et la balance aux plateaux d'or
Rejette également les piques de septembre
Et le couteau de Thermidor.

Elle n'a point voulu le sang de Louis seiz
Ni celui de l'appeur Marat
Devant son tribunal il faut que tout s'appaise

Elle ne tique de contrat

Qu'entre la fierté digne et la loi souveraine
frappe-t-elle, c'est pour sauver.

Mais elle est sans faiblesse et par un capitaine
Ne se fait jamais enlever.

Quand des plus vifs instincts les mentes dévorantes
ont cru sous les flèches du mal

Et dans le noir filet des haïmes délirantes
Vois tomber le corps social

Quand de lourds grognements les chiens étendus

Et quand la troupe du chasseur

A sonné la curée aux limiers qui boudissent

Hurlant la faim, ~~flairant~~^(*) l'honneur

Les aboyeurs pressés alors l'entre-déchirer

Se poussent, se mordent entre-eux

Sans arriver jamais à la chair qu'ils aspirent

(*) flairant

Ces la vierge aux terribles yeux
L'austère liberté près du mort qui sommeille
pâle mais la couronne au front
Et dans la main le fouet, inexorable veiller
pour le garder d'un tache affront,
puis lorsque la colue à la queue blanche
S'étrangle en un dernier effort
Elle se dresse alors couronnée et géante
Et touchant le prétendu mort
Elle le galvanise, éveille la chair vive
Lui commande au nom de la loi
Sur son front essuyé souffle pour qu'il vive
Et dit: Lazare, lève toi!

Et le vrai peuple enfin, le peuple qui travaille
Le peuple de l'humanité

Du pouvoir abattu relève la muraille
Et reconstruit l'autorité.

La nation s'éveille et sort de son ivresse
Tous les rangs se donnent la main

ou maudit l'anarchie, ou cherche la sagesse

Le progrès poursuit son chemin.

Et le soldat montrant les lauriers qui fleurissent

Sur son fusil discipliné

Le fermier réparant les granges qui s'épuisent

La mère offrant son nouveau né

Le laboureur mettant la main sur la charrue

Le pasteur comptant son bétail

Et le peuple marchant paisible dans la rue

Avec les armes du travail,

Le riche sans orgueil, le pauvre sans envie

Tous, et chacun de son côté

Disent en exhibant leurs titres à la vie:
Voici ma part de royauté!

La mort de Galilée

Le Dieu qu'a formulé la vulgaire croyance
S'était au fond du ciel des livres de science
Car l'Éternel peut bien s'émanciper un peu
Bien que Rome ait réglé ce que doit faire Dieu
Dieu donc, le Dieu banni par des prêtres ignares
Se trouvait à l'étroit dans leurs dogmes barbares
Et se sentant lié par les inquisiteurs
Par déceule, disait : ces livres sont menteurs
C'est ~~la terre~~ ^{le soleil} qui tourne et la terre immobile
Soutient ma vieille Rome inflexible Tybelle
Rome n'a pas senti le sot qui venait
Et quand Rome a parlé Dieu doit cesser d'être muet
— muets aussi cessaient les anges des étoiles
Mais de l'espace immense ayant percé les voiles
Copernic s'écria : vous vous trompez, seigneur

à ces mots insolents les élus eurent peur
Mais Dieu toujours serene dans la nuit étoilée
Dit: pour le mieux savoir, c'est toujours Galilée
Qui d'un beau dévouement confus et repentant
Dit en frappant la terre: elle tourne pourtant!
Que l'ange de la mort descende et le ramène.
Et Galilée alors malgré la foi Romaine
Braquait son telescope au fond du firmament
Et l'ange n'osa pas le prendre en ce moment
Mais d'un inquiet trainant la robe noire
Il apparut au seuil de son observatoire
Le savant tremaillait, fit un signe de croix,
Le celeste instrument s'échappa de ses doigts
Et la mort triompha: ce n'était plus qu'un homme
Galilée arriva devant le Dieu de Rome
Et lui cria: Seigneur je consens à l'enfer
Oui, malgré Satan même et ses griffes de fer

Elle tourne, Seigneur, elle tourne, la terre !
Et vous le savez bien malgré votre colère ;
Je le démontrerai pourtant si vous voulez.
Alors Dieu s'adressant aux papes assemblés
Leur dit que voulez vous ? il paraît qu'elle tourne
Des longteurs à regret parmi vous je séjourne
Galilée est damnée, je le suis avec lui
Je vous laisse le ciel tout plein de votre ennui
Et pour que votre foi demeure invincible
Je suivrai dans l'enfer le pauvre Galilée.

Alors Dieu descendit dans l'abîme de feu
Le diable dans le ciel prit la place de Dieu
Et tout se retourna : le paradis fut sombre
La science avec Dieu du gouffre éclaira l'ombre
Socrate et vaincu devint des élus
La vérité dicta des dogmes absolus
La conscience eut droit de grace et de franchise.
Mais le pape infallible est resté dans l'Eglise.

A Monseigneur Dupauloup

Sur son histoire de Jésus

Vous avez, Monseigneur, dans un noble langage
Tracé de l'Éternel l'homme-Dieu la poétique image
Mais ne sentez-vous pas que tant d'humanité
Est un secret reproche à la divinité ?

Le pardon c'est la vie, et l'enfer la croyance
A son père pourtant il prêche l'indulgence
En disant : sauve les de ton groupe sans fou
Les hommes ô mon père ignorent ce qu'ils font
Dans le beau sentiment qui dicte la prière
Le fils n'est-il donc pas plus humain que son père
Le cruel Dieu des juifs n'est-il point dépassé
Et Dieu comprendra-t-il ce que l'homme a pensé
Le cruel Dieu des juifs etant le Dieu de Rome

Rome doit en Jésus excommunier l'homme
Car l'homme a déchiré le voile du saint lieu
Et dans le faux l'homme est plus grand que le

Ainsi dans votre écrit plein d'une foi subtile
vous humanisez tout le divin évangile
Qu'on fait l'homme d'esprit sous le prédicateur
vous effacez le diable avec le bon pasteur
Et chez vous, cher orgueil de ma bibliothèque
L'élégant moraliste est meilleur que l'évêque

Paris

A Auguste Barbier

Il est sous le soleil une cité superbe
Aux squares verdoyants pleins de fleurs et pleins
Une Babel dorée aux splendides contours
Sonne de clochers de chars et de tambour
Ou des mondes passés la recnaissance active
Semble avoir entallé Chébes Rome et Ninive
Et qui, de l'univers présidant le congrès
Sur les rayons de fer lance au loin le progr
C'est le cerveau du monde et l'âme de la ter
Nivale du soleil, fibente du tonnerre
C'est le cœur gigantesque ou tout vaisseau coo
Qui dévore l'idée et qui la reproduit.
C'est Paris, c'est le ciel, c'est l'enfer, c'est le

C'est un temple bâti sur un cloaque immonde.
La, règne l'impudence sur un trône d'argent,
La travaille et conspire un peuple intelligent
La, se cache et se tait la misère terrible
Vieux Sphinx toujours debout au bord du vice horrible
Et le pâle voyou moqueur et demi nu
Est le visage humain de la monstré inconnue.

Paris ^{Splendeur} ~~monstré~~ du vice et laideur du cynisme

Bêtise du savoir, farce de l'héroïsme
Spartacus en faux col, Homère en abat-jour
Comédie ou souvent le sublime fait four
Ou les sanglots mêlés font un éclat de rire
Ou la gaieté revient quand la patrie expire
Hôpital de Gilbert, forum de Mirabeau
Ou le carrosse triomphe avec le touchéseau

Parthénon, Jupéon parthéon, génuon
~~Des~~ succès ^{troupeux, trafics, sublimes} ~~recueillis~~, ~~des~~ ~~troupeux~~ agouies!

Le vieillard qui jamais ne se laisse cour

Et qui sans l'attrapper poursuit le juif errant
Le grand Leneur d'oubli des choses disparues
Le teus devient flaveus en passant dans tes veines
Car il n'a jamais vu visiter à la loi
Rien de si florissant et de si beau que toi

La race de Paris c'est la race vivante
L'instinct divinatoire, la perle savante
C'est Platon raisonnant la notte sur le doigt
C'est Voltaire incarné dans la foi des badauds
C'est Chauvin sans payeur, prudemment sans reproche
Le diable et Figaro réunis dans Gavroche
C'est la froide cocotte au chignon bouillonné
Au jupon monstrueux par des cercleaux enroulés
Qui se vante au soleil par deux pousytrés
Et grimé d'un longuon sa joue enfariée
C'est le petit crevé manuequin bien apprêté
Qui juge les chevaux et les femmes au p...

10
Et qui fait grasseyer dans la langue fleurie
Les termes les plus purs... d'un valet d'écurie.
C'est le bourgeois ventru ganté de bourse fait
Qui du désastre escompte à son profit les frais
Et se frotte les mains puisque la bourse mouit
Quand s'abaisse l'honneur et quand grandit l'aboi
Mais c'est aussi, plus haut que le lâche bétail
L'étude ingénieuse éclairant le travail
C'est le penseur dictant des lois à la tribune
C'est le mérite enfin corrigeant la fortune
Le poète Barbier prendrait-il par hasard
Pour le lieu de Paris le quartier Mouffetard?
Ou donc va-t-il chercher son infernale étude
Et sa fange en travail bouillonnant dans la cuve
A-t-il pour inspirer les étranges dégoûts
Botté jusqu'à la cuisse exploré les égouts?
Plein d'une eau noirâtre et qui ceuve à peine
Prend-il dans sa fureur la Bièvre pour la sein

Laiſſons la pourriture à l'ancien Montfaucon
La morgue eſt loin du Louvre et vade d'Apo
D'un réalisme abject évitons la folie
Au vin délicieux ne méritons point la lie
Si Paris eſt la cuve ou les raisins foulés
Verſent du vin nouveau les flots encor trop
Dans les flancs orageux le recetas mirabor
Et la gloire par lui débordé ſur le mo

La chute de la colonne

Tambe

—

Lorsqu' Vitellius comme un porc sur la paille

Agouissait ensanglanté

Et lorsqu' autour de lui la couronne cauvaille

Bavait la tache emanté

Lardé par les couteaux ratissé sur les pierres

Enflé, livide, violet

Il n' essaya dit-on ni larmes ni prières

Souffrant comme un boeuf il était

puis à l'instant suprême il se devint un homme

Et relevé par la douleur

Il murmura ces mots qui stigmatisaient

ce f'etars pourtant votre empereur !

C'est l'homme de séden qu'on traîne aux génes
voilà le gâteux, le crétin

Qui Destou vendit notre France à tant d'ignominie
voilà l'exercement du Destou

Voyez quel nez ! quel yeux ! quel front patibulaire
voyez les moustaches en crocs

C'était le roi des grecs le prince des galeries

Le Napoléon des eserocs

Il s'est
~~été~~ ~~la~~ fait prisonnier; la troupe était venue

Il combattait pour la livrer !

Notre honneur est flétri la patrie est perdue

La prusse va nous dévorer

Il régnaît par le vot le meurtre et l'adultère

Il nous a pourris jusqu'au cœur

— C'est bien, nobles Français j'aime votre

— C'était pourtant votre empereur

Vous l'avez acclamé teint du sang de Décembre
 Vous l'avez mis sur le pavois
 Les Français ont élu pour chef le fils de Cambre
 Avec sept millions de voix !
 Vous avez oublié les folles équipées
 Et de Boulogne et de Strasbourg
 Paris lui consacra ses palais, ses épicés
 Et les bas nus de son faubourg :
 Car c'était le revers du chapeau légendaire
 Si redouté de l'étranger,
 Du grand homme de bronze à jamais populé
 Dans les chansons de Béranger ;
 La colonne était là pour raconter la gloire
 Dont il devenait l'héritier !
 L'univers préparait ses crayons, sa mémoire
 Et le pape son bénédiction.

malheur ! cet homme a pris Olivier pour vint-trois

Sept millions de fois malheur

Cette homme était un fou, cet homme était un coquin

— C'était pourtant votre empereur !

Ah colonne maudite a dit la populace

C'est donc toi qui nous as trahis

Trochu nous a bernés l'ennemi nous eula

Et nos foyers tout envahis

Courbet nous disait bien que ton tube en spirale

N'était qu'un mirilton géant

Va porter aux enfers la gloire impériale

Desormais voué au néant

Que du néveu protèrît l'onde soit solide

A bas le mensonge d'airain

~~De ce mensonge d'airain~~

~~Et ce mensonge d'airain~~

De la gloire ~~protèrît~~ ^{abaissons le faite jusqu'} ~~protèrît~~ ~~le faite~~ ~~protèrît~~

~~De ce mensonge d'airain~~

Et place au mépris souverain !

Allons ingénieurs, du fumier des cordages
Des échafauds, des cabestans
Déboulonnez le bronze et brisez les vitages
De nos pères vieux combattants
Entaillez en tifflet le pied de la colonne
Puis tenez vous prêts au signal
Et toi, vieux répèteur
~~Vieux répèteur~~ ~~l'agresseur~~ grande ombre de Caen
Ton mot héroïque et brutal,
~~l'agresseur~~ ~~l'agresseur~~ !

C'est bien, tournez, tirez; les cordes sont tendues

Voilà les lilliputiens

Qui du grand Gulliver tranquille au sein des rochers

Couramment les tristes lieux

Le colosse a peu l'air d'aspérer à descendre

pourtant après un craquement

Dans la foule attentive un cri se fait entendre

ou voit braquer le monument

C'en est fait le César le Deplacé... il se penche
La Colonne se brise en l'air

Sous le bronze en trouçous on voit la pierre
blanche

Cou coume des os percant la chair
puit avec un bruit sourd un immense pouffe

Tout le monument écroulé

S'abat en cent débris et fait trembler la terre

L'égoût même en est ébranlé:

Des mains de l'empereur s'échappe la victoire

Adieu Napoléon premier!

Jamais on n'avait vu tant de bronze et de gloire

Tomber sur autant de faveurs!

Et vous n'étiez pas la soldats des pyramides

pour défendre un ancien soldat!

Tu n'as point pris le dent d'une des invulnérables

Après ce stupide attentat

Les enfants ont craché sur la croix de leurs pères

Et l'étranger les regardait!

Ah ce jour mit le comble aux ignobles misères
Que la fortune vous gardait

Decapités des morts, déconsoumes la cendre

Est-il rien de plus monstrueux?

Et vous qui jusque là vous avez fait des cendres
Parlez aux anarchistes hideux

Que vous a fait le spectre insulté dans la tour

— Rien, disent-ils avec fureur

Mais souvenez-vous l'évoté et vous voulez
qu'il tombe

C'est l'oeil de votre empereur!

Ah bien votre empereur dans la tâche d'éminent
fut digne de vos lâchetés

Ha ou dit qu'il a rendu les martyrs
Et vous les avez souffletés!

Qu'en bronze vengeur en tous lieux accompagné
vos forfaits jamais expiés

Qu'on le fonde en boulets et qu'on vous fasse au bagne
traîner la colonne à vos pieds!

Quelle vous mord les narines
Qu'on fou relief le grave en creux dans la chair vide
Quelle en sauglante tes bords lours

Le tableau de Meunavard

Grand Splendeur de la peinture, orache du tombeau
votre enigme est à jour; voici votre tableau:

Dans la nuit du mystère ou le esprit agouise
De vos illusions le rimage se brise

Les cultes éperdus se livrent des combats
La terre monte au ciel, le ciel descend en bas
un cripséculé obscur à la teinte livide
Etale sa pâleur dans l'immensité vide.

D'Ormuz et d'Ormazd les fantômes sans nom
Se battent sur le corps de gigantes Arumon

La fable antique veut sous les traits d'un nuu
fixer le teus capide en lui montrant Méd

Le teus tient sous sa faux venus et les amou

Et la sale voitée il va frappant toujour

Mesure emportée au ciel d'où le faucheur d'écluse
 Pandore morte en couche hélas de l'Espérance
 Prométhée est captif d'un autre Jupiter
 Et regarde le Christ sans espérer Luther
 La justice à l'envers, aveugle magnanime
 A failli la balance en frappant sur le crime
 Martyrs écorchés règne au sacré Vallon
 Et chante insolument sous le pied d'Apolon
 A la droite de Dieu tout la force et l'adresse
 Les parques dans le ciel filent en paix leurs toiles
 Pour couronner un dieu masqué comme les
 Voltigeant des esprits à la tête de mort
 Ivre du fût divin, mais rêvant l'ambrosie
 Dans un cercle fatal tourne la poësie
 Que la chimère emporte autour de l'Idéal
 Et de l'involution devant l'effrayant signal
 La France, ivre sans doute, avec un cor bizon

Il semble appeler odieux dieu du monde barbare
Et l'on voit luire au loin brûlant sans éclair
Les yeux du loup feroce prêt à tout devorer
Vous n'êtes cheuavard qu'un sinistre ^{poète} ~~prophète~~
Et les événements vous ont servi prophète
Il semble que Jéhous Jupiter Jéhovah
La nature, l'amour, tout est mort tout s'en va
Les sauvages du nord se partagent la France
La vie est sans attrait, la mort sans espoir
De son prestige ancien l'autel s'est dépoillé
Et l'écueil des vertes ^{par le meurtre est} ~~est aux excès~~ fouillé!
Paris se remplissant d'indignes funérailles
Et de sa propre main déchiré ses entrailles
Le loup feroce sorti de ses antres germaniques
S'est engraisé de sang et de membres humains
Malheur tout est perdu tout jusqu'à l'honneur
Les chiens dans le misère traînent le Diadème ^{même}

La liberté sauglante a ^{Sali} ~~Soufflé~~ son drapeau
 La mort ne compte plus son horrible troupeau
 Cas d'une multitude inconnue et rebelle
 On lave avec du sang la trace ensanglantée
 Le bon droit n'est plus rien, la force fait la loi
 Le pouvoir est sans maître et le temple sans foi
 Ô maître, je comprends la tristesse profonde
 De votre grand tableau qui faisait peur au monde
 Les rois le repoussaient, Paris n'en voulait pas
 La critique sifflait en s'admirant tout bas
 De nos palais pour lui la porte était murée
 Et dans le Luxembourg pour qu'il fit son œuvre
 Il fallait le canon de nos évènements,
 Les obus révoltés de nos vils oppresseurs
 Et l'ordre impitoyable écrasant les audaces
 Dans les ébranlements les géants se font plaines
 Pour vous ô Chevalard le tonnerre a parlé
 Votre tableau remplit le palais ébranlé
 Et la prédiction qu'on taxait de dévotion
 Sera pour nos neveux notre épitaphe inconnue

Oromuz et Ariman

Dirigeant des saisons le courvois Jolemeus
Oromuz était assis dans son calme éternel
A ses pieds la nature allaitait en filence
Les mondes suspendus à sa mainwellie immense
Quand soudain se dressant de toute sa hauteur
Ariman dit: je suis comme toi créateur
C'est moi qui fais le mal! et Dieu qui m'enivre
Admirant mon audace et fier de mon ~~œuvre~~
Pour occuper l'encre de son éternité
Créa du châtement l'horrible majesté.
Je dit: plus de justice! et lui: plus d'espérance
Alors Dieu souriant répondit: ma vengeance
C'est de te laisser même insulté à mon nom
J'écrite ta fureur d'un éternel pardon
Ton supplice c'est toi ton tourment c'est toi
Pain

Ton trésor dévorant c'est la folie humaine
L'abîme est tout entier dans le cœur des peuples
Et ma miséricorde opprime les enfers.

~~Je torturant~~
~~Je fondroyant~~ Je me jouis leur nuit qui
Lamente

Je fais paisiblement le bien qui les tourmentent
L'ordre éternel s'impose à leur orgueil moqueur
Mes bienfaits venant leur déchoir
Le cœur

Mon règne en s'étendant couvre leur empire
Et pour les foudroyer je ne fais que sourire

Croire en Dieu

Croire en Dieu c'est penser qu'il est bon juste et sage
Que le travail l'honneur et que la peur l'outrage
Qu'il veut par la raison se laisser adorer
Sans lui porter d'enigme et sans la dévorer.
C'est des êtres en lui reconnaître le père
Qui modère le fort, en qui le faible espère
Qui règne sans caprice et sans son aveu
Garde l'éternité pour cesser de punir.
Le connaître et l'aimer tel est donc l'ouvrage
De tout dogme cruel l'obscurité l'insulte
Son symbole est écrit dans l'immense univers
Traduit chez les humains par des signes divers
Mais pour la raison pure au fond toujours le u
L'humanité le sert la haine le blasphème
Et malgré les usages inventés en son nom
Pour ne jamais l'abandonner il pardonne à nos

Comme il doit pardonner même au prêtre homicide
Même au croyant superbe, au pharisien perfide
Mais comme il est sans haine il sera sans pitié
Et sa bonté jamais ne punit à moitié
La peine c'est le mal provoqué par nos crimes
C'est le désordre enfin dont nous sommes victimes
Et dont le rédempteur n'est jamais attristé
Car pour tout rétablir il a l'éternité
O Dieu que dans mon cœur je te pense et vie
Je ne chercherai point tes arrêts dans un livre
Les livres sont menteurs les mots sont impurs
Le temps change toujours les dogmes vieillards
Ton nom ne sonne pas dans la parole humaine
Toute voix pour le dire est inhabile et vaine
Ton nom n'est pas un bruit et ton culte si qu'on
N'est pas un appareil, c'est un soupir du cœur
Les demeures de pierre emprisonnent mon âme
Qui pour les renverser fait éclater sa flamme

Que dis-je? mon cœur même en se gonflant d'espoir
Sent le ciel se fermer sur lui comme un pressoir
Les bourdonnements froids des hymnes de la terre
Se perdent en montant dans la voix d'alto au vent
Et le tonnerre meurt, chant d'orgues solennel
Dans le temple muet du fibule éternel
Des formes et des voix, des cieux et des images
Mon âme a vu la borne et touché les rivages
Et dans le sombre azur de ton immensité
Mon désir sperdu tombe précipité
Ah des cultes humains qu'importe l'édifice
Ou des langues tourment se confond l'artifice
Deigne tu voir mon Dieu les erreurs de Babe
Quand ton regard s'égaie au sourire d'Abel
La fleur dont un rayon sollicite la bouche
Soit amoureusement le soleil qui la touche
Et de ses doux soupirs elle enbaumé le ciel

1
Notre âme est une fleur dont ta grace est le miel
Nos pleurs sont la rosée ou ton soleil le miel
Et ton amour est l'air que notre âme aspire
Nous laisserons en toi nos erreurs l'oublie
L'aimer, Seigneur c'est vivre et vivre c'est
Nous vivrons pour aimer, nous aimerons
pour vivre
L'univers est un temple et le ciel est un livre
ou nous lisons ton nom mille fois adoré
Laudis que sur le seuil de ton parvis sacré
De cent cultes divers le symbolisme étroit
Seuble aux cent couleurs des ailes d'archange
Mauve le reflet doré l'ombre ou vermeil
De la même lumière et du même soleil

Éternelles amours

Éternité ! toujours ! Ces mots, errans supérieurs
ou vérité d'un jour veulent dire : je t'aime
Aimer c'est l'absolu. Le temps n'est pas l'âme
un instant de bonheur rend éternel un jour
L'éternité c'est Dieu, c'est la beauté, c'est l'âme
C'est le feu créateur dont le temps est la flamme
Elle nous apparaît puis se cache à nos yeux
heureusement pour nous. Car nous ferions des vœux
Et les dieux trop souvent amoureux des mortels
ont déserté l'Olympe ou les enfers pour elle
Éternité grand tout que divise en instans
Épouse de ce Dieu qui se montre incoustant
pour créer une fois, si toi-même, féconde
Tu n'es pas la nourrice et la mère du monde
Au sein de l'éempyre et des soleils flottans

La durée infinie est l'espace des temps
 Comme l'immensité de l'espace sans voiles
 Est une éternité d'étoiles et d'étoiles...
 Le temps poursuit l'amour l'amour dompte le
 Et quand deux cœurs eussent touchés par le prix
 Caressent du bonheur l'éphémère espérance
 C'est l'éternel amour qui fait son œuvre immense
 Alors on dit: toujours! à jamais! et soudain
 Cet espoir infini s'enfuit avec le vent
 Mais il n'est point perdu: Ins des cœurs nouveaux
 Il aime à voyager comme les hirondelles
 Quand un amour finit c'est un liard qui va
 Puis germe un autre amour et le cœur se souvient

Amour, secret divin qu'un baiser nous révèle
 Vague pressentiment d'une vie immortelle
 Gage déjà certain d'un splendide avenir
 ou d'un jour qui n'est plus lumineux pour
 éprouver ta chaleur c'est vivre! te connaître
 c'est être homme et s'aimer c'est être Dieu pour

vu, t'aimer à jamais, comprendre ta beauté
C'est le ciel; en jouir voilà t'éternité
Car tu n'es passager que dans nos mauvais jours
Et même leurs pièces ~~colorées~~ colorées de mensonge
Qui t'ébauche au hasard sur le tissu des jours
Nourme encore éternels les fantômes d'aujour
Ah le poète André, ce fier et doux génie
Ce nouvel Ariou de l'antique Phlégiu
Que brisa sans pitié malgré la lyre d'or
Contre un écueil sanglant l'orageux Mer
Le chant de Neer et de Janny, mon mal
Eut évité la mort s'il t'avait pu couvrir
Son cœur de désespoir et de colère armé
Trop altéré d'amour ne fut jamais aimé
Les chants mélodieux dont son exil nous br
Sont les pleurs de Tibulle Muzis par prop
La Camille lasive, amante sans beauté
Décourage bientôt l'ardente volupté

Elle n'a même pas courant de veine ~~et~~ veine
La fièvre de Délie et la fureur romaine
C'est un courtisane aux baisers ennuys
Au teint de plâtre aux yeux dans les vapeurs
Je donnerais Lesbie et Camille et Délie
pour un seul cheveu d'or de la pâle Ophélie
Qui vivante d'aucun et folle de douleurs
S'endort dans le trépas en caressant des fleurs
d'aimé de Romeo la coupable sublime
O du bellet amour passion magnanime
Si Meville t'eut comme il n'eut dans l'âme
pour consoler son cœur pour inspirer ses vers
Aimé t'ivoi que toi! tes cotères viriles
N'eussent pas affronté les tempêtes civiles
Avaré de tes jours et s'envolant plus haut
Et n'eut pas de ton sang d'écoré l'échafaud
Et qu'importe à l'œuvre que les trônes chaus

Que des vices préjugés les débris l'amoucelleux
Que des peuples errants le flux et le reflux
Jette à l'écho des nous et des cris superflus

L'amour est un tourment qui ne craint pas la
foudre

L'amour e'est l'aigle attier qui se jouant la
poudre

De son aile superbe abaissée un instant

Remonte vers son aïre ou le bouheur l'atte

Au dessus du nuage et dans le ciel paisible

Cette aïre est suspendue au roc inaccessible

Et là, l'oiseau des dieux aux dieux même
pareil

S'apaise les regards fixés sur le soleil.

Le poète et le réaliste

Le poète

Ô vallons de Tempé, Solitudes profondes
 Bords que le Sperchius anime de ses ondes
 Fleuves musiciens et bois mélodieux
 Qu'habite et fait chanter le souvenir des Dieux
 Grand tombeau fleurissant sous le ciel d'Orphée
 Ô Venise la rouge, Ô Nice la golie
 Lieux vantés, lieux élérés, exils inspirateurs
 Non, je ne rêve pas vos sites enchanteurs.
 J'aime mieux ma retraite obscure et solitaire
 Pleine d'un souvenir et d'un tendre mystère
 J'aime mieux le bouquet desséché qu'oublié
 En me quittant hier ma blanche opiumière

Le réaliste

Les bouquets d'œillets ne sont point mon affaire
Je voudrais une ^{belle} épouse et bonne ménagère.
Les vers sont ennuyeux... mais c'est quand on les
Je voudrais quelque chose à palper dans mon
Mais je veux un amour qui soit une efforce
Et mette quelque chose à palper dans ma course

Le poète

Je ne fais que regard a fasciné mon cœur
Un doux rouge d'enfant de mon âme est vainqueur
O vierge n'es-tu pas Aphrodite la blonde
Est-ce toi que la mère allait bercer sur l'onde
Quand le ciel à la rose empruntant ses couleurs
Enflamma son azur et fit pleuvoir des fleurs
Serais-tu galatée au jeune Acis trop chère
Ou simplement la soeur de la blanche Née
Et les dieux arrêtés à contempler tes yeux
ont-ils à l'abandon laissé rouler les cieux

En sorte que l'hiver prolongeant son empire
Ne laisse de printemps qu'ou ta bouche respire

Le réaliste

Quel galimatias ? ma ~~bonne~~^{belle} écoutez moi
Je ne suis ni banquier ni poète ni roi
Mais dès que je vous vois, foi de menteur honnête
La caboche me tourne et je me fais tout bête
Si vous avez aussi je ne sais quel désir
En mêlant tout cela nous enrons de plaisir

Le poète

Les fleurs de la prairie étaient toutes écloties
Un colibri chantait le cantique des roses
Les feuilles frémissaient ivres de vert nouveau
Sous des souffles de brise et des ailes d'oiseaux
L'onde étaine ou flottait des mourantes corolles
Murmurait en gazon d'amoureuses paroles
Les grillons prolongeaient leur cri soufflant et
Des gouttes d'eau pendaient aux épis des

Les rives de Creffons étaient toutes couvertes
Les mouchevroux dansaient, et les grenouilles ven
Montraient pour écouter les sons lointains du
Leur corset d'émeraude et leurs lunettes d'or
Moi je vous demandais à la brise au volée
Au collignol des bois je disais Ophélie
Aux feuillages émus je répétais tout bas
Est-elle auprès de vous? même la cascade po
Je poursuivais dans l'eau le reflet de mon cœur
A la feuille de houx, pour vous belle enfant d'É
Je disais: duret-elle la pluie en diamants
Je disais: groudez la petits grillons charmants
De n'être pas ici quand mon cœur se réclame
Mouchevroux argentés que le soleil enflamme
Sifflez, volez, dansez, dites lui de venir.
Son du cor dans les bois fait le résonner
Qu'un oiseau familier désire être la proie
Permettes des marais sautez pour que je voie

Que vous la pressantes, qui vous avez forcé
 D'annoncer la présence et de la voir ici:
 Qui c'est en son honneur que vous vous faites
 Que les blancs vénusphars sont vos fraîches ombres
 Et que vous avez mis pour voir mon doux tre
 vos corsets d'émeraude et vos lunettes d'or.

Le réaliste

C'est peut-être joli, mais la fillette est sage
 Je viens de demander ta belle en mariage
 Et je la prends, mon dieu, je te le dis tout bas
 pour faire des enfants et repriser des bas
 Elle est fort raisonnable et comprend qu'il faut
 Qu'un ménage à son aise est meilleur qu'un beau
 Elle fait qu'un beau vers ne vaut pas un écu
 Adieu poète.

Le poète (s'adressant à son rival)

adieu Cocotte, adieu Cocu
 Adieu Cocotte, adieu Cocu
 J'ai gagné pour moi le gros lot en faveur de la rime
 Adieu Madame, adieu, vous êtes ou sublime
 ou stupide et l'amour vira sous son bandeau
 De trouver Ophélie au lit de Coquardeau.

Tagette d'amour

On peut aux passions abandonner les vœux
Quand l'âme respire de clartés souveraines
Lorsqu'on fait s'oublier et souffrir comme un dieu
Lorsqu'on a des mains d'or on peut toucher au feu
Le vulgaire ignorant de nos amours peut voir
Et siffler Jupiter qui se change en satyre
Mais la foudre dormant et voilant son éclat
Sait bien que le satyre est encor Jupiter.
Le taureau ravisseur qui fend la mer profonde
Par ses mugissements fera trembler le monde
Le cygne de Leda peut à l'aigle paraître
L'œil fixe et radieux monté vers le soleil
Atéide est bien plus grand quand sa main triomphante
Atroplit la vigueur sur le fuseau d'ouïsme
Qu'armé de la matrice et par des vœux de feu

Trainant le chien du gouffe aux portes de l'empire
Il aime à voir le géant qu'un petit enfant va
L'abaïssement d'amour c'est la grande honte
L'amour qui se foumet n'est que plus indigne
Et l'on n'est jamais vil aux pieds de la beauté
C'est pour plaire à l'amour qu'on recherche
La guerre pour l'amour dispute la victoire
L'amour contraint la nuit à nous rendre
Ou est noble, ou est fier, ou est grand par l'amour

Christina, le dieu pasteur, le conquérant des
Attirait au désert les vierges et les femmes
Et le son de sa flûte avait tant de douceur
Qu'en leur charmant l'oreille il ravissait leur
Alors il leur disait: ô vierges trop légères
Pourquoi délaissiez vous la maison de vos pères
Femmes, pourquoi quitter le toit de votre époux
Les mères vont pleurer, les hommes sont jaloux

Et les vierges disaient, et les femmes charmées
Répondaient: d'un mortel si nous étions aimés
Et si pour l'écouter nous mettions au oubli
Nos mères, nos époux, notre cœur avili
Mériterait le blâme et la peine sévère
Mais ton chant est plus doux que la voix d'une
mère

Ton amour est plus beau que celui d'un époux
C'est pourquoi, fils du ciel, aime nous et prend
nous

Les accords enchantés de ta flûte divine
D'un soupir éternel gonflent notre poitrine
Ils pénètrent l'esprit de lumière et de feu
Et nous voulons mourir sous les baisers
d'un Dieu!

Ah qu'importe au bonheur le quel monde en jouit
Lorsqu'il est partagé, l'amour est l'univers
Pour tous ceux que ton charme à jamais entraîne
L'amour est à jamais la flûte de Christ

Mais d'un amour muette eraignous la voix imp
 Faisous taire l'orgueil ecoutous la nature
 Ne jettons pas l'espoir de votre eteruite
 Dans un gouffe insolent de stupide beauti
 Redoutous de Scylla la ceinture aboyante
 Et que votre folie au rivus soit prevoyante
 Au plaisir passager tendous toujours la main
 Sans deserter pour lui jamais le droit chemin

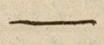
Attaché comme Ulyse au mat de ma Carène
 J'écoute, je regarde et j'aime la Sirène.
 Ma Sirène est jolie, elle a les cheveux blonds
 Les yeux bleus tout francés de cils dorés et longs
 Tout entière elle sort pour moi de l'onde bleue
 Et je fais que d'un phoque elle n'a point la queue
 puis elle disparaît et semble m'oublier
 Je suis heureux alors de m'être fait lier

Car autrement, lancé dans le gouffre à la na
Je voudrais la chercher de rivage en rivage...
Mais elle reparait quand je n'y songe plus
Fiant de mes transports de mes pleurs superflus
Elle approche et retient la coupe d'ambrosie
Elle aiguillonne encore mon âpre jalousie
Je me prête à ses jeux, je jouis de souffrir
Je suis triste parfois jusqu'à vouloir mourir
Et je fais au parfum dont ton baïster m'enivre

Que souffrir et mourir ainti d'amour...
C'est vivre

Je retrouve mes vers, mes rêves de vingt ans
Mon rive effleurit, ma neige et ton printemps
Je suis heureux de voir cette Aphrodite blonde
S'élever tout à coup sur l'écume de l'océan
pendant que mon vaisseau doucement
emporti
Vogue vers la science et l'immortalité!

Anacréon



Le vieil Anacréon disait aux jeunes filles
 Venez à moi venez mes colombes gentilles
 De tendresse et de fleurs je veux vous parfumer
 Je ressemble à l'hiver mais mon foyer petille
 Et toutes les saisons ont droit de vous aimer

Vous dout pour moi la vie est une ceinture
 Oh ne souriez pas de ma seconde enfance
 Et craignez d'affliger dans son bonheur d'un jour
 Ce poète joyeux si vieux pour l'espérance
 Et si jeune pourtant, si jeune pour l'amour

A l'heure ou du sommeil la douceur est si forte
 J'ai vu Cupidon qui frappait à ma porte
 L'enfant en grelottant riait d'un air vainglorieux
 Je réchauffais ses doigts, lui préparais les ailes
 Et dans l'espoir trompé de me causer du mal
 D'une flèche cruelle il a blessé mon cœur

A son char triomphant je m'attelai sans crainte
Et lui me flagellant d'un rameau d'hyacinthe
D'un ~~coeur~~ tout nouveau seublait ~~de~~ ^{de} ~~l'espoir~~
~~je me~~ ~~de~~ ~~l'espoir~~ ~~de~~ ~~l'espoir~~ ~~de~~ ~~l'espoir~~ ~~de~~ ~~l'espoir~~
puis me voyant lassé, suant à grosses gouttes
Marches à pas pesants et confondre les routes
off me disait: vieillard tu ne fais plus aimer

J'ai vu des pleurs amers sur la lèvre vermeille
Lorsqu'il allait criant piqué par une abeille
Dans le sein de Vénus cacher son désespoir
Je lui disais: enfant cette abeille me venge
L'enfant parmi les pleurs était d'un air étourdi
Je lui disais adieu; lui m'a dit: au revoir.

Ce soir là j'ai fermé ma fenêtre et ma porte
Je me suis enroulé d'une couverture très forte
En disant Cupidon ne sera plus vainqueur
Mais lui se moquant fort de ce vicieux vainqueur
A pris la forme alors d'une flèche invisible
Et le montre emplumé s'est glissé dans mon

Eh bien je veux aimer j'ai chanté la victoire
 Les Athides, Cadmus, les héros et leur gloire
 J'essayais de mon luth les cordes tous à tous
 L'une disait amour l'autre disait je t'aime
 Adieu donc les héros adieu ~~vous~~ ^{la gloire même} ~~vous~~
 Ma lyre ne veut plus répondre qu'à l'amour

Que l'amour retrouvant sa tunique légère
 Me verse un vin ^{joyeux} ~~léger~~ sur un lit de fougère
 De nos ans passagers le cours est incertain
 Apportez des parfums, donnez des fleurs éclatantes
 Je veux tout aujourd'hui me consacrer
 Qui sait si je pourrai me parfumer de vous

vous riez Lycoris oh voyez jeune fille
 Tous ces petits amours ils sont de ma famille
 Ils boivent dans ma coupe et grignotent mes lèvres
 Venez voir le soleil dans mon flacon qui brille
 Qui sait si nous pourrions nous enivrer de vous

Si mes cheveux sont blancs et si vous êtes blond
Venus blonde a fleuri dans l'écume de l'océan
Qui du père Océan forme les blancs cheveux
Les lys blancs par contraste embellissent les
Et les rougeurs de l'aube apparaissent enclotés
Dans les nuages blancs du matin radieux

Bien des volcans de neige ont la tête couverte
Bien des fleurs au front blanc ont une tige verte
La colombe au bec rose aime le canis blanc
L'hymen donne à la vierge une couronne blanc
Et du saule amoureux qui sur l'onde se penche
Un doux reflet blanchit le feuillage trempé

Aphrodite au milieu des vagues les fugitives
Apparaît comme un lys parmi des violettes
La lune blanche aux fleurs se montre tout les
Sur votre sein charmant qu'argente la jeunesse
Laissez ma tête folle oublier la vieillesse
Et près de votre sein mes cheveux seront noirs

Et pendant ce temps la Vierge Sage de la Grèce ²⁹
vous cultivez l'ennui pour fêter la Sagesse
et vous mettez la mort dans votre panthéon.
Ô Sage croyez moi votre mélancolie
vos livres oubliés, votre docte folie
ne valent pas un vers du fol Anacréon

Guillot le faux-maçon

Guillot le faux-maçon n'est pas un sot vulgaire
Il marche le corps droit et les pieds en équerre
Il est dans son faux cot taide à faire plaisir
Il est incorruptible à l'endroit du tibeau
Montrez lui l'échafaud, montrez lui la potence
C'est toujours l'échafaud qu'on lui verra cho

En argot Faux-Maçon l'échafaud c'est la ta
La ce père terrible et le couvine aimable
Manie habilement la hache et le poignard
Le poignard c'est l'éustache à découper la
Viande
La hache est un couteau d'une longueur
Plus grand
Et l'assassin d'Hiram est souvent un can

Avec la poudre rouge, avec la poudre blanche
 Il sait faire long feu quand revient le dimanche
 Il garde des secrets connus depuis cent ans.
 Il a juré d'ailleurs de ne jamais vous dire
 Qu'en hiver les fumeurs exercent leurs caprices
 Et que le temps est beau quand revient le printemps.

Il a splendidement accompli son épreuve,
 Il sait crier : à moi les enfants de la veuve
 Quand un prophète lui prête un coup de poignard
 Il a des mouvements ou le mystère perçé
 Et son nom sur la planche ou sur l'esprit s'exécute
 Est précédé d'un F avec un triple point.

Il sait de Salomon la parole sacrée
 Et garde dans sa poche une étiole d'or
 Ou l'équerre l'oppose à l'angle du compas
 Il a des mots hébreux qu'il ne sait pas écrire
 Demandez lui tout bas ce que cela veut dire.

Je puis vous assurer qu'il ne répondra pas

Au fond de son ^{commode} ~~coffre~~ il conserve en cachette
un large cuban bleu pari d'une coiffette
ou l'on voit Mac Bénéac écrit en abrégé
Qu'est-ce que Mac Bénéac? un Irlandais peut
être.

— Titulaire malheureux! c'est le secret du ma

C'est pour ~~ce que~~ ^{cela jadis} ~~ce que~~ ^{qu'} Hiram fut égorgé

Ces gens là sont-ils fous? Je me souviens ils du monde
— non, d'une allégorie admirable et profonde

Leur chef fut autrefois le confident discret

Les successeurs naïfs se contentent d'y croire

Et ne savent plus même au fond de quelle

Il a caché la clé du cabinet ^{armoire} Secret.

(*) placez ici la strophe oubliée

Guillot le faux maçon n'est pas un sorcier
vulgaire;

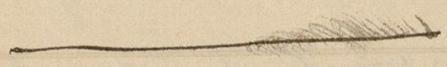
Il marche le corps droit et les pieds en équerre
 Il est dans son faux cot taide à faire plaisir
 Il est incorruptible à l'endroit du fidele.
 Montrez lui l'échafaud, montrez lui la poutre
 C'est toujours l'échafaud qu'on lui verra
 Moisir!

(*) Strophe oubliée par le copiste

Mais ils n'en ont pas moins soit coupé
 Soit maillé

Des gestes de guignot pour mieux se reconnaître
 Avant l'apprentissage ils étaient Moabou
 puis ils ont eu dépit de la foudre de Prouv
 Leur grand maître ecossais nommé Joseph
 peut honneur

Et guillot qui prétend l'appeler ~~Moabou~~
 Gabaron



L'usage des amoureux

—
1

Ah les grands vers ! franchement je m'étonne
Qu'on puisse en lire une page à la fois
Tant leur cadence est triste et monotone !
De Despréaux les rigoureuses lois
Les mots choisis, le nombre, la mesure
Et le repos qu'on donne à l'écriture,
Et le pathos, enfin ce qu'il louait
Nous fait bâiller et lui-même avouait
Que les grands vers ont des succès tragiques
Et qu'on ennuie en termes magnifiques.

Avez-vous vu le front olympien
Et la pâleur de Secoute de L'isle
Le froid dédain de sa lèvre immobile
Et son regard qui ne croit plus à rien ?
Il a le spleen des Anglais le pauvre homme
En méditant ses vers marmoreés

Les désespoirs sont hyperboréens
 Il est glacé comme un faux dieu de Rome.
 Victor Hugo du moins est aimant
 Il sait tirer de l'idéal - fantôme
 Des cauchemars pour l'univers atome
 On rit ou tremble ou pleure en le lisant
 Il est sublime à force de dénuance
 Et nous saisit par son absurde immense
 Et puis des vers il renverse les lois
 Il est grotesque et terrible sans elixir
 A des erreurs, à des vérités nues
 Il sait mêler des mots saugrenus
 Qui dans la nuit rêvent comme un pétard
 Salut à toi gigantesque montard!
 Quasi modo fut créé pour Gavroche
 Et ta pensée aux cornètes s'accroche
 Moi qui ne puis les saisir aux cheveux
 Je vais chanter l'enfer des amoureux

Lorsque de tout les Semences premiers
 Dormaient encor sous un limon boursaux
 Quand du Chaos le manteau ténébreux
 Flottait sur l'eau des froides greouillères
 Survint l'amour qui grisa le chaos
 Et de nectar lui barbouilla la trogne
 Le vieux dormeur alors devint ivroque
 Et de la terre il sépara les eaux
 Pour les garder plus longtemps sans les boire
 Et les sala si l'on en croit l'histoire
 Ainsi fut fait cet abîme des mers
 Qui vit plus tard naïve Vénus plus belle
 Que son azur et parfois plus cruelle
 Que la tourmente et les gouffres amers.

Enfin la terre amoureuse ingénue
 A son auteur se fit voir toute nue

Et la nature amante au cœur de feu
Se montra prête aux carrosses de Dieu.

Où du vieillard quand la ~~force~~^{force} éternelle
De la nature eut élargi le sein
Il fut surpris par un ange rebelle
Qui méditait un amoureux larcin.
Pendant six jours à l'épouse embrasé
Dieu prodigua la céleste rosée
Mais le septième il s'endormit en sueur
Comme épuisé de tendresse et de force
Le diable alors plus despot et plus fin
A la nature offrit sa noire amorce
La pauvre mère avait les flancs très chauds

Elle mordit à la fatale pomme
Et le bon Dieu fut traité comme un homme
Malgré la foudre et les brulants réchauds

A son réveil scandale et tumultueux !

De son courroux le paradis trembla,
D'un coup de pied reçu dans la bagarre
pendant neuf jours Satana dégringola.
Mais du vicillard la femme était enuie
De son époux d'abord, puis du galant.
Elle enfanta d'abord la Cité sainte
ou des esprits perche le chaos volant
Ce premier fruit fut la pure semence
De Jehovah, notre monde à son tour
vint à faux terme, et c'est la médisante
Qui s'attribue au diabolique amour.
Mais sous son ventre enflé par la luxure
Et le conflit du diable et du bon Dieu
Après la couche on dit que la nature
Sentaient grouiller des avortons de feu
Du beau Satana c'était la graine pure.

V

A son époux elle cacha son mal

Mais un beau soir, couronné de jeunes étoiles
pour s'amuser le ciel donnait un bal
Au firmament elle emprunta ses voiles
puis se glissa sans lumière et sans bruit
pour guide ayant sa régrolle la nuit
Hors du manoir du divin Igauarelle,
Elle était teus; la Douceur maternelle
vint la saisir aux portes du jardin
Qui nos ayeux ont surnommé l'Eden
Mais elle avait eu des peurs si terribles
Quand son mari tempêtait dans les cieux
Qu'elle vécût quelques moments horribles
Aux tendres fruits de l'archange amoureux
Car, à la fois, en se tordant la bouche
Comme un enfant qui crache un fruit au
Elle enfanta dans la dernière couche
L'homme la mort le plaisir et l'enfer.

Voila pourquoy les Solitudes ~~veulent~~ ^{meurent} avec
 Du Sinaï dans un jour Solemnel
 ont vu Moÿse imitant l'Eternel
 Du mont sacré descendre avec des cornes.
 Voila pourquoy le Souverain Jehovah
 Contre nature est si fort en Colere
 Qu'il fait trouver la pomme d'ouïe auïen
 Aux Héritiers du beau péché d'Heva
 Contre sa femme hélas trop eniablee
 ou dit qu'il plaide en Séparation
 Et le Sénat de la sainte Sion
 (C'est le conseil de l'Eglise assemblee)
 A dos à dos renvoye les époux
 Et vous soumet aux loix du Dieu jaloux
 En décidant que Madame Nature
 Sans son respect n'est qu'une belle impure
 Qu'il faut la fuir et la contraindre

Qu'il faut d'ailleurs consoler votre père
 En partageant en amour sa misère
 Et pour cela qu'il faut se marier.

VII

L'usage d'amour c'est donc le mariage
 Ah si pyrame eût épousé Clisbé
 Sur son poignard peut-être il fut tombé
 Pour se soustraire aux ennuis du mariage
 Ou si plus tôt de sa vieillesse aboît
 Il eût trouvé le voile dans les bois
 Il eût remis le poignard dans sa gaine
 Et de mourir n'aurait point pris la peine
 Il aurait dit: ma pauvre femme! enfin!
 Elle n'est plus, c'est une triste fin.
 Si j'avais pu je l'aurais délivrée
 Mais tout est dit puisque elle est dévot
 Alors Clisbé se hâtant d'accourir
 Eut dit coquin tu ne veux pas mourir!

J'ai pour époux un héros je m'en vante !
pour te punir je suis avec vivante
Allons nous en bras dessus bras dessous
Et géions nous c'est le droit des époux

VIII

Ah si Saint preux eut épousé Julie
Il eut été plus bête que Wolmar
Et plus trouppé le pauvre diable, car
D'être jaloux il eut fait la folie
Julie alors aurait fait des sermons
A fatiguer des femmes de Mormons;
(Mais les Mormons n'existaient pas encore)
L'entendez vous cette docte pièce
Lui reprocher ce qu'elle a fait pour lui
Et s'exalter de colère et d'ennui
Alors Saint preux ou Rousseau (c'est le même)
Dit: qu'on! voilà la bégueule que j'aime.
Elle est d'accord avec mes ennemis

Adieu bonheurs que je m'étais promis
Je plante la cette femme savante
pour aller vivre avec quelque servante.

IX

Au même fil liés deux tourtereaux
Et l'un de l'autre ils seront les bourreaux
L'un veut voler l'autre rester tranquille
L'un veut aller au bois l'autre à la ville
ou se trailler ou se plumer le cou
ou se ^{démancher} ~~travailler~~ une patte, ou et fou.
Qui pour guérir deux amants il me semble
Qu'il suffirait de les lier ensemble.
C'est que l'amour n'est pas le pot-au-feu
L'amour n'est pas un acte de notaire
Pratiqué sous le ventre du maire.
L'amour est tout; c'est le diable ou c'est Dieu
Il est heureux lorsqu'il brise des chaînes
Lorsqu'il affronte et rescite les haïmes

Il est joyeux vainqueur et détesté
Mais il s'endort dès qu'il est accepté.

X

Vais-je conclure en haine du notaire
Pour les larcins de l'^{infâme} ignoble adultère?
Non l'adultère est une lâcheté
C'est une ignoble et basse impureté.
Celle qui prend un joug indigne d'elle
Doit se punir en lui restant fidèle.
Étincez vous le réveur d'égoûts
Qui du partage affrontant les dégoûts
D'un vicieux pourreau vient essayer la place
Et que souvent à coups de pied l'on chasse?
Heureux amants sachez en vérité
Que le bonheur aime la liberté
Cachez longtemps votre bonheur au monde
Fuyez les vœux de l'intérêt inconnu
Mais si pourtant un materuel espoir
De vous unir vient vous faire un devoir

3
S'il faut montrer l'amour qui vous rassemble
Soumettez vous pour acheter la paix
Mariez vous pour vos enfants... oui... mais
pour être heureux ne vivez pas ensemble
Fermez les yeux et ne plaidez jamais.

A quoi servent les vers

Et vous me demandez à quoi servent les vers
Demandez à l'oiseau sous les feuillages vers
A quoi sert la chanson qu'il toujours il répète
Demandez lui pourquoi la nature est poète
Demandez au Zéphyr demandez aux vagues
Pourquoi leur bruit s'accorde au murmure
Demandez au soleil pari d'or et de flamme
A quoi sert sa clarté qui fait chanter les airs
Et l'oiseau répondra je chante sans savoir
A quoi sert ma chanson de l'aurore et du soir
Et l'arbre répondra dans sa vaste caverne
Je frémis sans savoir à quoi sert la verdure
Et le soleil dira je réjouis les fleurs
Sans savoir à quoi sert ma féconde chaleur
Et le rosier dira montrant les fleurs éblouies
Je fleuris sans savoir à quoi servent les vers

Le vin de Chypre

Mandon

Un jour Bacchus aux bras de Cythérée
 Ayant du jour surpris le dieu vermeil
 Il enchaîna leur parente enivrée
 Et de ses feux dépoilla le soleil.

puis fécondant les beautés immortelles
 De la déesse au sourire enchanteur
 Il la ceuplit d'une double chaleur
 Et d'un vin pur lui gonfla les mammelles

Le vin de Chypre est fils du soleil d'or
 Ma coupe est vide, amis vortez, encor

Oui de Vénus c'est le lait qui s'épanche
 Elle a pressé les cotés de son sein
 D'Anacréon la messagère blanche
 vient s'abreuver à ce ruisseau divin
 puis pour rêver son innocent délire
 Elle s'endort sur le luth enchanteur

Et son plumage ivre de volupté
Se palpitant fait soupirer la lyre.

Le vin de Chypre est fils du Soleil d'or
Ma coupe est vide amis venez encore

L'aigle qui voit la vendange éternelle
Loin du nectar tourne un bec oublieux
De Chypre il voit une cuve nouvelle
Et pour en boire il déserte les cieux.
A l'empirée il préfère une treille
Et laisse fuir le tonneau altéré
Qui s'enroulant comme un serpent
Va se noyer au fond de la bouteille!

Le vin de Chypre est fils du Soleil d'or
Ma coupe est vide amis venez encore

3
De vin de Chypre encor tout embaumé
D'Anacréon l'ivresse soupirait
Il souvenait la bouche aimée
A mille amours que son souffle attirait
Puis à l'entour de ses lèvres vermeilles
Des fleurs du monde apportant les mois
Sur les cailloux des effains de chaubous
Se suspendaient ainsi que des abeilles

Le vin de Chypre est fils du Soleil d'or
Ma coupe est vide amis versez encor

Le vin de Chypre embellit ma pensée
Ce que je cherche il le dit sans efforts
Il fait jaillir mon âme caduquée
A mon doux tête il prête des accords
Il fait en moi refluer la jeunesse
Des ténèbres d'ici il étend le courroux

Et sa folie a des charmes si doux
Qu'elle rendrait jalouse la jagelle

Le vin de Chypre est fils du Soleil d'or
Ma coupe est vide, amis versez encore

Dans votre sang la lumière circule
Escaladons l'Olympe radieux
Entre nos pieds la terre s'accumule
La table monte et nous soulevés

Chacun s'embrasse en se disant je t'aime
Et l'on ignore en ce conflit divin
Si le baiser n'est pas encore du vin
Le vin n'étant qu'un baiser de Dieu
Même

Le vin de Chypre est fils du Soleil d'or
Ma coupe est vide, amis versez encore

4
A Victor Hugo

après une première lecture de ses chansons
des rues et des bois

Des soleils d'écrasant les chaînes
Mettre au vent le cheval ailé
Qui courbe le front des grands mânes
Sous son pied bleu d'ombres voilé.

puis faire la figue à Virgile
En célébrant Jannicotou.
Et palper le mollet agile
De Lisbeth ou de Janneton

Dans le baquet des blanchisseuses
Cubiter l'amour barbouillé
Et faire des taches moussues
A son sourire eucavaillé

Ce n'est point cueillis l'harmonie

De la nature au cœur de feu
C'est blaguer avec le génie
C'est polissonner avec Dieu.

Hugo, le lire ou ta vieillisse
Le débaille en rire effronté
D'un titau c'est la folle ivresse
C'est une énigme nudité

Et je voudrais prendre les voiles
D'une vierge aux habits plus longs
Et son manteau semé d'étoiles
Pour t'en couvrir à ceulons.

La muse n'est pas une fille
Et c'est affligeant, par le ciel,
De voir trinqués à la courtille
Le grand prophète Ezéchiel.

Toujour à l'air d'un Tarasque
 Les soupirs sont des catacumbes
 La gaieté touffe comme un asthme
 Les rêves brutaux sont des fous

Les pieds éventrent tes savates
 Et ta joie à l'air d'un lion
 Qui donne de grands coups de patte
 pour attraper un papillon.

Tu n'es point gaulois chez grand Lou
 Tes sauts défontent le chemin :
 Quand tu veux cueillir une pomme
 L'arbre te reste dans la main

Et je trouve mieux la démeure
 Et le bon sens de l'homme gris
 Dans les gros pont-neufs de Colmar
 Que dans tes fiers amphigouris

Après une Seconde lecture

Je mets de l'eau dans mon vin.
De l'auteur des misérables
Ce nouvel ouvrage est plein
De bêtises adorables.

C'est trivial et divin
C'est du génie à plein verre
Et la raison cherche en vain
A rider son front févère.

Un mot baroque est lâché
Et prud'homme tout morose
Croit que c'est un gros péché
Mais il en sort une chose
parfois les versets fleuris

De cette fée en délire
Je me bleut poudre une souris
Et c'est toujours un sourire.

C'est risqué, mais c'est joli
C'est choquant mais plein de verde
A la page ou fait un pli
Et des cornes à Minerve!

Sérieusement

Ne dédaignons jamais la nature éternelle
Toujours jeune toujours éblouissante et belle
C'est notre illusion qui cause la laideur
Il n'est point de Satan dans l'œuvre du Seigneur
Dieu fait la vérité et l'homme dit le mensonge
Et l'erreur qui s'en dote se traduit par un songe
Une araignée est belle en ses proportions
Le ciel en la créant eut ses intentions
Mais vous offenseriez la nature indignée
En prêtant à l'abeille un ventre d'araignée
Chaque chose d'ailleurs en son lieu doit rester
Et rien hors de saison ne doit se présenter
Des cheveux tout de l'or autour d'un beau visage
Mais ils sont de l'ordure au milieu du laitage
On ne fait point venir Tybie avec Gotou

Ni l'anne de Virgile avec jarnicotou
 On peut voir la servante avec un œil cupide
 Mais on ne fera pas qu'un torchon soit l'âme
 Turlurette a des yeux comme Callisto
 Ninie a des seins blancs aussi bien que Chloé
 C'est bien : mêlez Ninie a des airs d'opérette
 pour un certain joyeux réservez Turlurette
 Mais ne prétendez pas que les chats du genre
 Mieux ont de plus beaux vers que ceux d'Audrey
 Chéne
 Chaque musique est douce en sa propre harmonie
 Et l'art de bien choisir est le don du génie
 La rue a ses pont-neufs pleins de grosse gaieté
 Les bois sont éloquentes dans leur simplicité
 Mais les oiseaux perchés sous la verte rampe
 Ne font point de chansons de grotesque structure
 L'Appollon qu'on dit est plus beau qu'un
 mago
 Que dit le Collignon ? — il ne dit point Margot

Si dans quelque boutique obscure et mal soignée
On voit par aventure un beau fil d'araignée
Provoquant le plumbeau s'étendre dans son arc
Du profit de Minerve en crâne de saint Marc
Le fil à mon avis orne peu les images
Si je trouve des fleurs parmi de vieux foudres
Je n'en trouverai pas leur parfum plus exquis
Un rustre est après tout moins propre qu'un

Margot

Je vous permets d'aimer dans leur simple naïveté
Les femmes de satie sous des robes de bure
Mais ne courez jamais poète libertin
Une rime de bure a des vers de satie
Parfois dans un quatrain rocailleux merveilleux
En enchanteant l'esprit vous égariez l'oreille
Dans une fleur qu'on voit doucement remuer
Vous jetez du tabac qui fait étourner
Je crains quand vous mêlez et les ris et les fards
Que vous n'alliez changer les grains pour des glands

4
Et pourtant qui pourrait s'irriter contre vous
vous mêlez au fumier d'adorables bijoux
vous jetez sous vos pieds les trésors de l'Asie
Avec la feuille morte et la paille moisie
Racine près de vous n'est plus que de l'orge
Et Racine pourtant n'était point un joujou
Comme lui ménageant l'harmonie et la rime
Vous êtes simple et doux quand vous êtes sublimé
Ah vous avez des vers qui castreraient le ciel
vous prêtez à l'amour des paroles de miel
ou ne critique plus, ou pleure et l'on vous adore
Et vous embellissez jusqu'à la laideur même

Le roi d'Israël

Lyrique Hébraïque (*)

Le Dieu de l'univers dit au roi d'Israël
Viens t'asseoir à ma droite et dépose ton glaive
Les ennemis tombés dans un sommeil sans éve
Garderont sous tes pieds le silence éternel

Ton sceptre est dans ta main ton règne est sur le monde
Ton empire a soumis les rois épouvantés
Regarde autour de toi tes ennemis dispersés
Et reviens triomphant dans une paix profonde

Les lois de ton pouvoir gouvernent le destin
Le front de tes élus a l'éclat du tonnerre
Et je t'ai fait sortir du ventre de ta mère
Avant de l'éveil de l'étoile du matin

(*) qui croirait que ce chant grandiose et sauvage
est un psautier que nous chantons à vêpres et
que les docteurs catholiques prétendent avoir été
fait pour Jésus-Christ?

Le Seigneur s'a juré par son ^{honneur} et la gloire
 Et les serments de Dieu ne s'effacent jamais
 Tu seras devant lui préte de la victoire
 Comme Melchisedech fut le roi de la paix

L'Éternel dans ta droite a tenu sa puissance
 Et ta main doit régner par les mains de son roi
 Et brisera les ~~bras~~ ^{chefs} au jour de sa vengeance
 Et leurs sceptres vaincus tomberont devant

Lui-même jugera ceux qui te font la guerre
 pour finir leur désastre il ira les chercher
 puis il viendra te prendre et te fera marcher
 sur les fronts écrasés des maîtres de la terre

Qui donc marche si fier sous un ciel dévorant
 — c'est le roi d'Israël qui jamais ne s'arrête
 Et puise avec sa main l'eau fraîche du torrent
 Et toujours plus superbe il relève la tête

Le corbeau et le renard

—

Eh quoi lecteur intraitable
Tu veux toujours du nouveau !
Eh bien soit: voici la fable
Du renard et du corbeau

C'est nouveau comme les fables
Nouveau comme le pont neuf
La grenouille avec le bœuf
Tu sout tiens vrais véritables

Mais on a tant critiqué
La fable de La Fontaine
Rousseau la trouve si pleine
D'un enseignement risqué

Que pour ce juge sévère
Dont je comprends l'argument
Je vais tenter de la faire
Non pas mieux, mais autrement

Un corbeau sur une fenêtre
~~se levait~~ soulevait un fromage, un regard l'avisa,

Et contre le mur se cacha

En disant: salut ô mon maître!

Vous êtes magnifique avec cet habit noir!

Si c'est un plaisir de vous voir

Que serait-ce de vous entendre?

Vous devez avoir une voix

forte et gracieuse à la fois,

une voix formidable et tendre!

— Crach! dit le corbeau, le fromage tout

Et maître regard le goba.

Voilà de nos flatteurs tout ce qu'il faut att

Les deux étoiles

Fable

Deux étoiles brillaient dans un ciel sans nuage
Un invisible aimant les faisait se chercher
ou les voyait se rapprocher

Et de leurs doux rayons confondre les visages
L'une disait: je t'aime! et l'autre répondait
je t'aime! un seul défilé toutes deux les guidait
Il le semblait du moins; mais des deux la plus
En voyant de sa soeur les rayons s'évanouir
S'arrêta tout à coup, se prit à tremblotter
Et dit en reculant vers la nuit éternelle
Je cherche le bonheur, mais je crains le trépas

Dans ta lumière confondue

Si je m'unis à toi je vais être perdue! ...
L'autre lui répondit: va tu ne m'aimes pas

En amitié lorsqu'on songe à soi-même
 Il ne faut pas dire qu'on aime
 L'échange en amitié n'a rien de honteux
 L'intérêt d'autrui c'est le nôtre.
 ou était tout seul, ou est deux
 Nous nous retrouvons l'un dans l'autre

Ce qu'on donne ou ne le perd pas
 C'est un fond qu'on écouvonne
 Quand même on n'aspirerait pas
 Aux fruits de la terre promise

L'amour est l'écriture du ciel
 Il n'appauvrit jamais personne
 Son caractère essentiel
 C'est de s'enrichir quand il donne

Les Châtiments de Victor Hugo

C'est pour les dieux surtout qu'il faut être sévère
Les dieux doivent les lois et l'exemple à la terre
L'aurole d'un front vivement éclairé
Le flétrit doublement si c'est un front taré
La muse au Sistré d'or doit avoir des mains pures
Et ne verser jamais de fiel dans les blessures
C'est pourquoi le poète aux vils emportement
Doit subir à jamais les propres châtements

Quand Juvenal aigri par les cris de l'épée
Porta jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole
Ses satires gardaient dans leur obscurité
D'un Jupiter vengeur la sombre majesté
Pour châtier Crispin de sa fortune accrue
Il ne ramena ~~et~~ point l'injure dans la rue
Il voit avec dégoût les ignobles Romains

4
Mutiler le Jeûne qu'encensent leurs mains
Et ne va point fouillant Des grands trop pu
En disputes le ceste aux chiens des gémeux

Je comprends qu'un pourceau fouille dans
bours

Je ne sais si jamais un infâme barbier
Maitre Olivier le dain dans l'eau blanchâtre
et sa

Chercha les résidus de la crasse royale

Mais je ne comprends pas qu'un génie
insp

un penseur radieux, un poète sacré

Plongeant dans les égouts les mains pat
archat

Traîne les ailes d'or sur des notes fécales

Crop de haine détruit les droits de la taito

Ou n'exécute pas Maudrin par le pois

Qui cougue est en fureur n'est pas un viet

C'est un bourreau jaloux, un juge illégitim

ou ne soufflette pas l'homme qu'on fait mourir
Je comprends qu'en exil ton âme a du souffrir
Victor Hugo, j'admets que loin de la patrie
L'amertume s'exalte et se change en fureur
Tant que Napoléon fut un triste César
Je comprends ta colère attachée à son char
Mais quand les éphémères ont ^{terminé} leur ~~empire~~ tâche
Quand César est tombé l'insulte devient laide
ou ne pectine pas sur Claude agonisant
Hugo, voilà pourquoi je souffre en te lisant
En ce haut de Cègues Claude a celle de vivre
Et plus digne que lui tu supprimais ton livre
Mais si pour un peu d'or ta muse a profité
De la chute du maître et de l'impunité
Si la haine survit quand la puissance est morte
La colère déroge et n'est plus la plus forte
La muse est une goule outrageant les tombeaux

Qui d'un pouvoir-cadavre extirpe les lambeaux
Et vend cupidement les oeuvres de Vampire
C'est la dernière enfin des routes de l'empire

Le chant des captifs

Mélodie hébraïque

Sur les fleuves de Babylone
Au pays de l'exil ou Dieu nous abandonne
Dans nos barques le soir nous allions pour pleurer

Sur les saules du milieu des fleuves
Nous ^{sur}pendions nos harpes veuves
Qui semblaient pour l'ion gémiss et soupirer.

Nous nous cachions loin du rivage
Pour ne plus entendre la voix
De l'oppresser lâche et sauvage
Qui disait: chantez vous vos hymnes d'autrefois

Ô Jérusalem! ô ma mère!
Comment chanterions sur la terre étrangère
Les hymnes du Dieu d'Israël?

Jérusalem si je t'oublie
 Qu'au palais ma langue se lie
 Que ma main de Sichéé éprouve un froid mort

Que jamais je ne te cevoie
 Si tu n'es l'espoir de mon cœur
 Et le principe de ma joie
 Et le ciel de mon bonheur !

Toujours toi, Dieu de la vengeance
 Des fureurs des enfants d'Édou
 Le jour ou blasphémant ton nom
 Ils couvrirent ta puissance !

Ils criaient : anéantissez !
 Brûlez Jérusalem entière !
 Anéantissez, couvrez,
 Arrachez la dernière pierre !

Courtisane des nations

"Mâleheur!" malheur à toi Babylone l'impie
heureux qui doit un jour payer avec usure
Tes lâches profanations!

Bienheureuse la main guerrière
Du vengeur juste et triomphant
Qui doit sur ta dernière pierre
Écraser ton dernier enfant!

Aux saules du milieu des fleuves
Nous suspendions nos harpes veuves
Leur semblant pour ton gémis et soupir

Sur les fleuves de Babylone
Au pays de l'exil où Dieu nous abandonne
Dans nos barques le soir nous allions pour
pleurer

L'échelle de Jacob

Révélation de ce que se passe

5

Aux supérieures hauteurs l'esprit doit toujours être
Mais l'insinui l'éprouve et le force à descendre
Il tombe dans l'enfer sitôt qu'il se fait de
Deux cercles aimantés de lumière et de feu
~~Des cercles opposés~~
Du grand axe divin sont les pôles extrêmes
De leur attraction les forces sont les mêmes
L'enfer attire l'ange et le ciel les démons
Les hauteurs tous à tous sont des gouffres profonds
Car le monde absolu tourne comme la terre
pendant l'éternité les esprits sont en guerre
pour changer de demeure et semblent courir
Le passage central qu'on appelle mourir
L'enfer ~~tire~~ ^{grandit} le ciel, le ciel ~~creuse~~ ^{creuse} l'abyme
ou est triomphateur tous à tous et victorieux
L'un luttent dans Caïn tous meurent deus

Le monde des esprits c'est la tour de Babel
Qui plonge ton reflet dans l'eau noire et donne
Quand je monte joyeux mon ombre se lève
Et descend vaguement dans mon reflet perdu
Jamais nul n'est monté sans être descendu
Les âmes ont leur nuit leur jour et leur ciel
Leur soleil noir et blanc soir et matin se lève
Les éprouvés du blanc font les élus du noir
Et l'espoir grandissant grandit le désespoir
Mais c'est le même Dieu qui notre ciel
Revet de sa lumière ou couvre de son ombre
Il étend ses deux bras l'un dans l'ombre ^{clair ou jour} et l'autre dans la lumière
Traient avec du feu de formidables lois
L'autre dans la lumière ou les doigts trempés
d'ombre
Écrivent sur le jour un dogmatisme sombre
Et l'âme universelle invariable

Au travail créateur voulant s'associer
 Prefait du noir au blanc la course à moitié voir
 Et devient le moteur de l'horloge du monde
 Jamais l'ange vainqueur ne monte vers les cieux
 Sans être traîné captif au démon furieux
 Et jamais réprouvé dans la sombre demeure
 Ne tombe sans d'années un bel ange qui pr
 Tout d'années dans l'empire souffre pour un é
 Qui le remplacera, son cycle révolu ;
 Et tout élu jouit pour absoudre le crime
 D'un d'années tous à tous rédempteur et vict
 Dieu veut être offensé pour devenir sauveur
 Et le diable a sa place au conseil du seigneur
 De Job sur son fumier les larmes coudeuse
 En étoiles au ciel seront un jour placées
 Un insolent bouffon et le crime des dieux
 (2) Et c'est être innocent que d'être malheureux

(3) vers de Lafontaine.

Ainsi l'ombre et le jour trompent notre œil déçu
Et Dieu ne permet pas la souffrance inutile
Qui souffre s'enrichit, souffrir e'est amasser
Qui se repose perd, jouir e'est dépenser
Lorsqu'on est ruiné l'on retourne à l'ouvrage,
Qui souffre plus pourra dépenser davantage,
puis après chaque jour de travail accompli
L'âme avant de dormir se baigne dans l'oubli

Telle est la grande loi, la loi de l'équilibre
Qu'on cesse de subir quand l'esprit devient libre
Il se transforme alors, il change de milieu
Il est dans l'infini créateur avec Dieu
C'est prométhée enfin que Jupiter adore
Et Lucifer vainqueur devient un égrégor
Il est l'âme et le roi d'un autre caducée
Car Dieu fait les soleils pour y loger les dieux

Le nôtre est la demeure où Jésus se caille
 Aux esprits immortels de Moysé et d'Elie
 Hérouds les précède dans ce brillant séjour
 Sur la terre qui souffre ils reviennent un jour
 Quand par les éléments tous à tous épurés
 La terre par le feu sera transfigurée
 Alors Dieu dans le ciel n'aura que des élus
 La souffrance, la mort l'enfer ne seront plus
 La cité transparente et pure comme un verre
 Déjà bâtie au ciel descendra sur la terre
 Alors nous goûterons le bonheur et la paix
 Toute larme doit être effuyée à jamais
 un ciel nouveau luira sur la terre nouvelle
 Et nous nous souviendrons de la vie éternelle

C'est la vision qu'ava la plume d'or
 Saint Jean l'évangéliste écrivit au monde

Et qu'il continuait au bruit des sept tonnerres
Dans l'île de Pattruot entre les sept lumières
Notre âge ne croit plus au vicius des saints
Le ciel a la science a volé les desseins
L'autel est ébranlé la foi s'est obscurcie
Des mortels fatigués l'âme s'est endurcie
Quelque chose pourtant doit bientôt transparaître
A travers le rideau prêt à se déchirer.
Necessaires ^{abjurgés} pas, privés, la foi est l'espérance
L'homme doit avant tout croire à son ignorance
Constater ce qu'il fait, chercher la vérité
Et ~~reculer~~ ^{se dire ignorant} sans incrédulité
puis sans approfondir l'insoudable mystère
Dormir comme l'enfant dans les bras de
sa mère.

Aucreion à la colombe



Péleia, Ma colombelle
 vous êtes amoureuse et belle
 votre bec rose a de l'éclat
 votre plumage est délicat
 vous roucoulez d'un air si tendre
 Que c'est plaisir de vous entendre
 Lorsqu'avec de petits frissons
 vous fourmillez à mes épaules
 je chante d'une voix plus douce
 Le ruisseau sous un lit de mousse
 Ne fait pas plus discrètement
 N'a pas un babillard plus charmant
 Car il me semble, oiselle blanche
 Que pour vous voir venus se pencher
 Et qu'en venant vous admirer
 Il m'écoute soupire.

Quand doucement ma main vous touche
 Quand je vous presse sur ma bouche

Je respire avec volupté
Tous les parfums de la beauté.
Mais quoi! vous clurchez la fenêtre!
Desirez vous un nouveau maître?
Aimez vous quelqu'un j'ouveau
Pilé, paré, volage et beau,
Qui vous précédera, ma Colombe,
Pour faire un présent à la belle?
Hélas ma mignonne autrefois
Vous preniez du pain dans mes doigts
Autrefois vous m'étiez fidèle
Etes vous comme l'hirondelle
Qui fuit au déclin des beaux jours?
Faites vous la chasse aux amours
Avez vous la soif des voyages
Course tous les vîteaux volages?
Allez, vous vous repentirez
Un jour, trop tard vous reviendrez
Poudreuse et peut-être blessé
Vers ma demeure désaffecté

Anacréon n'y sera plus
Vos regrets seront superflus
Votre prière sans colombe
Le sera couché dans la tombe
Il ira sur les sombres bords
Pleurer ses amours chez les morts
Et se couronner d'asphodèle
Loin de la colombe infidèle.

L'amour du vieillard

L'amour chez le vieillard c'est l'amour paternel
Son plus tendre désir n'a rien de criminel
Et jamais s'oublie et s'étonne
Il a tout ce qu'il veut en voulant que le bien
Son cœur n'est point jaloux et sans exigences
Il accepte ce qu'on lui donne

La sagesse tardive apaise enfin son cœur
Un pur attachement succède à la fureur
Des passions désordonnées
Son âme se remplit de calme et de soleil
Et les heures pour lui d'un sourire pareil
Passent l'une à l'autre enchaînées

Ainsi quand l'éternel créa les éléments
Du chaos amoncelé les loix soulevèrent

Déchirèrent l'espace immense ;
Tous les mondes vivans bouillirent déchaînés
Et leurs bruits éclatants des gouffres infinis
Épouvantèrent le fétide

L'incendie à la main les étoiles couraient
Les astres furieux entre eux se dévorèrent
Des jours les nuits étaient jalouses.
Les rochers s'écroutaient pour violer la nuit
Les volcans s'élançaient et prenaient dans l'air
Les comètes pour leurs épouses

Mais la terre vaincue enfin se reposa
Sous un baiser du ciel le monde s'apaisa
L'univers eut l'amour pour base
L'eau féconda la terre et reprit le feu
Et la création put contempler son Dieu
Dans une imperturbable extase.

Sait-on pourquoi nos cœurs palpitent ainsi
Et pourquoi nos printemps vers les brûlants
En secouant leurs fleurs s'élevaient
Pourquoi l'inquiétude étirent nos plus beaux
Et pourquoi nous marchons sur de faibles ailes
Que nos desirs toujours s'élevaient

C'est que votre âme a soif d'harmonie et de paix
Elle a soif du bonheur qui ne tarit jamais
L'amour ! l'amour sans injustice
L'amour qui pas l'orgueil n'est jamais combattu
L'amour pur, l'amour vrai, l'amour par la
Élevé jusqu'au sacrifice !

Cet amour qui rayonne et qui n'absorbe pas
Cet amour dont l'espoir apporte le trépas
Car il tient les clés de la vie

Son abnégation s'enrichit à donner :
Il ne s'occupe pas de plaire ou d'étourner
Aimer est toute son envie.

La jalousie est vaine à vouloir le garder
Il est beau sans le voir et sans le regarder
Est-ce que le soleil se vire ?

Il est riche à jamais de son propre trésor
Il est celui qui creute, il est la ruine d'or
Il est le monarque et l'empire.

Celle qu'on aime ainsi peut s'éloigner de
Soin d'elle on peut souffrir mais on n'est pas
ou l'aimerait même inutile

Nous lui gardons toujours nos bienfaits oubliés
Tout prêts à l'esquisser, à mourir à ses pieds
Si jamais son cœur nous rappelle

Mais n'attombissons point des rêves superflus
Les cœurs unis ainsi ne se séparent plus.

Non, tu n'es pas une chimère
Amour dont l'idéal rendrait les dieux plus
Amour dont la grandeur prête même à l'épo
Les sublimités de la mère!

5

Dialogue d'Jakoub
et d'Adouai

ou la lutte de Jacob avec l'ange

Adouai

Je suis Dieu je commande au ciel comme au

Jakoub

Je suis homme et je veux savoir pourquoi

Adouai

Tu feras pour obéir à la loi de ton maître

Jakoub

Qui veut me commander doit se faire connaître

Adouai

Tu me connais assez quand j'étais devant

Takoub

C'est qu'à la fièvre alors tu prétends ressembler

Adouaï

Je suis plus fort que toi tombe à genoux te be

Takoub

La raison du plus fort n'est jamais la plus be

Adouaï

Écoute le tonner il parlera pour moi.

Takoub

Le tonnerre est un bruit ^{qui gronde} ~~bruyant~~ comme
toi

Adouaï

J'ai créé le soleil, reconnais ma puissance

Takoub

Mes yeux de ton soleil n'ont pas vu la naissance

Adouai

Je puis t'aveugler.

Jakoub Je ne serai plus rien

Et ton être pour moi sera pareil au rien

Adouai

Je me fais adorer par la nature entière

Jakoub

Je ne la comprends pas, traduis moi la pri

Adouai

Elle dit que ma main du néant la tire

Jakoub

Quand le néant pourra te savoir il vira

Adouai

Regarde l'infini, tu venas mon domaine

Takoub

L'infini c'est la fin de la science humaine

Adouaï

Tu sais bien que le ciel n'est pas créé par toi

Takoub

pourquoi le ferait-il pas un autre que moi

Adouaï

parce que l'univers ne s'est pas fait lui-même

Takoub

Et toi, qui t'a créé? c'est le même problème

Adouaï

J'existe pas moi-même.

Takoub

et l'univers aussi

Adouaï

non, c'est moi qui l'ai fait.

Jakoub

Il est mal réussi

L'ignorance et le mal se disputent la terre
La peste, les fléaux, l'injustice, la guerre
y promeuvent toujours leurs glaives devorants

Adouaï

Les hommes sont pervers.

Jakoub

C'est qu'ils sont ignorants
pour échapper au mal il font le mal eux mêmes

Adouaï

Tes vains raisonnements ne font que des blaspèmes
Il faut croire en silence et prier devant un Dieu

Jakoub

Alors tu te fais juge et tu caches la loi

Adouaï

La loi tu la connais.

Jakoub

Chaque peuple a sa loi

Manques tu de moyens pour promouvoir le
tiens

Adouai.

Des moyens, insolent ! tiens voici mon arri
Je vais en le touchant t'euvers le jarret.

Takoub

Aïe ! je vois, seigneur, le fait est verita
Et vous êtes vraiment l'eternel ou le dia

Adouai

Va donc prêcher mon nom.

Takoub

Seigneur je suis honte
D'avoir à me servir d'un argument boiteux

Adouai

Tout-à des gens bien faits qu'il faut que
tu combatt
un boiteux marche droit aux yeux des
Culs-de-jattes

En tête à tête ici nous avons discuté
Sans trouver à nous deux un mot de vérité
Je te benis Jacob nous sommes deux coupés
Qui naquis fort malin pour supplanter tes frères
Qui savais pas ton art de champêtre forber
Et roquer des brebis au beau père Laban
Sois le père des quips, brocante et fait fortune
Va roquer le soleil, fait siffler la lune
J'ais pour moi des billets que je protesterai
Et que tu nommeras ton grand livre sacré
Adieu Jacob adieu mon fils et mon propre
Coi sent comprendre combien l'espece humaine
Et tu la soumettras tout entière à la loi
D'un Dieu plus menaçant mais moins usé
que toi

Le poète

Rêvant un nouveau de Musique éternelle
Le poète est un fou dont la folie est belle
Il a dans son oreille un vague tintement
Il possède un baudouin d'immense enchantement
Qui transforme pour lui les crapauds en génies
Et les cris discordants en douces harmonies
Il ne voit que beautés il ne crèdit pas au mal
L'amour le furieux besoin de l'animal
Pour lui n'est qu'un attrait qui l'approche les
Quand la cendre s'est éteinte il voit bûches de
Les enfants nouveaux nés ces petits nains affreux
Sortant de l'utérus tout rouges tout glorieux
Les poignets convulsifs et les paupières de
Sont pour lui des amours qui naissent de
Des robes

62

Les femmes ces ~~gracieuses~~ ^{miroirs} du caprice changent
Qui n'aiment que l'orgueil les chiffons et l'air
Ces vaupires chéris de la jeune folle
Egoïstes nerveux à l'engouement féroce
Ettes que la logique a toujours irritée
Nourries du mensonge et des absurdités
Tout pour lui des pères des Elfes et des fées
Et les voit de pervenche et de myrte coiffés
Dans un vague rayon dantes au bord des cieux
Leurs babillements importuns tout des chaubout d'or
Un soupir de leur bouche enbaume les fleurs
Les rayons du soleil leur font un diadème
Le doux Zephyre attend leurs baisers
Le gazon se verdit sous leurs pieds cueillants
Lorsqu'elles ont passé l'air freint et l'épave
Et leur grâce est l'amour de toute la nature

Aussi pas tant d'erreurs les poètes charnés
Aiment avec furie et ne sont pas aimés
Le Lasse devient fou pour son Éléonore
Le Dante à Beatrice n'a pas le plain cœur
Pétrarque fut pas Laure illustre et de day
Chénier lire Camille au sarcasme indigne
Pour avois dans les bras d'un mentotru peut-être
Surpris cette beauté dont il se croyait maître
On connaît de Rouffean les tableaux enchanteurs
Les mensonges brûlants eussent les lecteurs
Louise de Werrens lui préférerait un eustre
Et de l'isolement le délire sinistre
J'ai fait choisir Thérèse une sale goton
Qui pour un palfremer le trahissait dit-on
Moi-même j'ai chéri d'un amour insensé
La jeune Noëmi ma belle fiancée
Qui dans ma pauvreté qu'elle me reprocha
Un jour m'abandonna pour un vieux qui toussa

Quand Jault de la prison veut sauver Marguerite
 Qu'il n'a point délaissée après l'avoir sedue
 Puisque c'est valentin le brutal agresseur
 Qui vient en expirant des honores sa soeur
 Jault est contraint de fuir mais au moment
 Il vient la délires en se perdant lui-même
 La folle se détourne alors avec furie
 Et lui dit: laissez moi, vous me faites horreur
 Et du supplice, heureux de l'avoir retrouvée
 Les hypocrites voix chantent: elle est sauvée
 Ah c'est que le poète est le grand paria
 Le jour de sa naissance un ange lui cria
 Marche sous les mepris de la foule imbécile
 Toi s'exilé toujours va-t-en de ville en ville
 Et que tout seuit pour toi soit inhospitalier
 Platon te bannira couronné de laurier
 De tourment pour toi la fortune est avare
 Et s'hospital des fous peut t'attendre à Jauré

Si comme Camoëns tant aimé et fier
Tu ne meurs pas perdu parmi les malheureux
Les femmes t'aimeront après ta mort peut-être
Quand parmi des bijoux un butor un vieux coiffeur
Leur offrira tes vers richement illustrés
Sous une couverture et des fermoirs dorés
Si jamais un libraire ayant lu te comprend
A trouvé quelque argent à tirer de ta cendre

Chante pour la nature et comme les oiseaux
perds tes gazouillements à travers les rameaux
Fais comme Lafontaine; aime les solitudes
Les longs sommeils sans bruit, les faciles études
Mais ne prodigue pas facilement tes vers
Sache que le poète est tenu dans l'univers
On aime à l'insulter même quand on l'admire
On veut emprisonner son innocent délire
Et le monde jouet des viles passions
Voudrait le dépouiller de ses illusions
S'il souffre c'est bien fait. pourquoi rimeur
Superbe

Cultive-t-il encore les robes de Malherbe
Quand le siècle blasé de sarcasmes nourri
Retourne aux vieux chardons de l'âme soucieuse
Qu'il devienne amantant s'il veut qu'on l'apprécie
Qu'il soit le saltimbanque ou le pantin du vaudeville
Et que d'un barbarisme étrange et colossal
Il émaille parfois son vers paradoxal
Le nombre harmonieux, l'expression choisie
La sagesse en un mot n'est plus la poésie
Il faut faire sentir en style réchauffé
La copie a des vers qui boivent du café
Il faut suspendre au nez de Minerve indigne
Des poèmes tissés de toiles d'araignées
Faire de son génie un jet d'eau sans pareil
Avec des diamants lapidés le soleil
Pour jouer à la boule arrondir les étoiles
Préférer des torchons aux plus célestes voiles
Affubler la pudeur d'un bouclet de coton
Débrailler Athènes ennobler Margottou

Et tout cela pour plaire à qui? mon Dieu que fait
A des petits écrivains qui sortent du collège
Et qui pour se venger de Virgile oublié
Et dans leurs versions souvent estropié
Ont besoin d'une Muse héroïne à moustache
Capable d'embardir leurs amours de potache
Merci! j'aime encore mieux poète d'autre
Chercher comme Gilbert l'exil riant des boi
Ou contempler rêver près du bon Lafontaine
Le soleil d'évaporer ses ombres dans la plaine
Voir nicher les oiseaux sur les clochers béni
Poursuivre dans l'azur des rives infinies
Et même aux Margothous prêtant de la déce
En ne leur parlant pas crève à leur innocen
Enner comme l'abeille autour des fais buisson
Pour les petits enfants composer des chansons
Et négliger, d'oublier mes hymnes couronné
Comme l'arbre abandonné au vent ses fleurs
fauc
Je veux de qui m'oublie à moi tous oublie

6
Ouvrir toute mon âme aux merveilles des cieux
Sans chercher à savoir si pour d'autres merveilles
Midas le roi Midas a de longues oreilles

Ah malgré les mépris du vulgaire imposteur
Le poète est divin puisqu'il est créateur
Honneur mandiant dans sa noble vieillie
De l'olympic à son tour fit l'annonce à la
Les poètes errants insensés et dieux
Étaient des immortels puisqu'ils faisaient
Car tel est du vieux sphinx le magique prodige
L'homme a dû créer Dieu pour être Dieu lui-même
Le prophète Ézechiël, le prêtre Esaias
Qui vint le jour sur l'horloge d'Achéas
Le lyrique Daruch et les deux rois prophètes
Étaient en Israël d'admirables poètes
David lache tyran mais psalmiste insouffrant
Fut par la poésie absous et consacré

Salomon tout perdu de débauches infames
A laissé des chansons plus belles que ses femmes

Ainsi pauvre poète errant sans feu ni lieu
Sois fier de tes haillons qui déguisent au Dieu

Tu n'as point de Daoud commis les adultères

Ni comme Salomon fait égorger les frères

Sois fier d'être poète et de n'être pas Roi

Les prophètes étaient malheureux comme toi

Leurs chants ont renversé le sacerdoce antique

D'autres ^{éclairciront} ~~éclairciront~~ le ^{mystère} ~~mystère~~ biblique

Chante, le ciel t'entend, tu n'as point de rival

Les rédempteurs du monde ont ^{marché} ~~été~~ ^{à tes} ~~à~~ égal

Tu n'as point de valets mais tu n'as pas de roi

Et du vieux Persange qui ne voulait rien être

Les repains goguenards les maliques chansons

Aux borbours sur leur trône ont donné des frères

Sois riche de génie et grand d'indépendance

Et tu te trouveras plus glorieux je pense

Au lieu d'être un valet de Napoléon. trois
D'être un enfant d'Adam plus noble que les
Et parmi tous les fils de ce mangeur de pain
Le plus doux, le plus simple et le meilleur
non

L'humilité chrétienne

Jamais quand des titans la civotte entassa
Pour le hisser au ciel pèlion sur ossa
Ou quand Laomédon patron des dieux maud
Les forca par son vol à submerger leurs yeux
Jamais quand de Laotale un banquet odieux
Lira l'infanticide à l'appétit des dieux
Ou quand de Capaneë écrasé par la foudre
Au nez des immortels traît encore le poud
Ou ne vit un orgueil aussi démesuré
Aussi risible, aussi sottement assuré
Aussi paradoxal dans son outre cuida
Aussi victorieux dans la bêtise immense
Que cette hypocrisie aux yeux faux et baill
Appliquant son front jaune à des marbre
glacés

Que cette vanité pleurante sur la cendre
Qui s'applatit sans cesse et croit pouvoir
Que cet abaissement de la divinité
Dont les docteurs chrétiens ont fait l'honneur

Ainsi est l'homme, insecte éclos dans la poussière
Croît de voir se baïsser pour recueillir sur la terre
De son immensité saintement oubliée
Il incline son front pour ménager les dieux
De peur d'être splendide il se met dans la fange
Il cède à l'éternel son aureole d'ange
Mais tu ne fais donc pas géant aux dieux
Que la terre exerce les cheveux du soleil
Ressemble au ~~mot~~ ^{parasite} ~~parasite~~ a la peau grise et morte
Qu'un enfant fait tomber sous son pied
Que toi même perdu sur cette inuaité
Tu n'es pas même un pou de la divinité
Que tu n'as ni raison ni mesure ni place
Et de t'humilier tu veux avoir l'audace

Nous portons avec nous, nous foulons sous nos
L'infiniment petit que nous ne voyons pas
Que dirions nous si nous savions que le Voleur
Le vibron mobile ou l'acarus féroce
Nous se faire épargner par notre orgueil jaloux
En se pliant en deux se courbe devant nous
Mais pour nous observer ont-ils un télescope
Et bien si le soleil était un microscope
Et qu'un ange attendit portant la vue en lui
Nous chercher sur la terre il ne nous verrait pas
Le monde nous échappe et nous perdons l'univers
L'ignorance fuit, le doute recommence
Nous ne savons quel Dieu ni quel diable
Et pourtant notre orgueil prétend s'humilier
Flanque toi sur tes pieds monte sur des échelles
Trouve pour te grandir les montagnes trop basses

Monte comme Nadar dans un ballon géant
 gonflé comme ^{un} d'été qui crève de néant
 Mais si ton ballon crève enjambes l'hippogriff
 vois fuis comme un point blanc le pic de
 Ténériffe

Monte jusqu'à la zone où l'air manque aux
 flammes

Courbillonne plus haut sur l'aile des démons

Et tu seras toujours comme un grain de poussière

Arraché par le vent d'une motte de terre

Et l'auge du Soleil portant sa vue en bas

Ent-il des yeux de Lyux ne t'appercerra pas

Et tu crois que ton Dieu jaloux de te faire honneur

Va mourir de douteur pour le vol d'une pomme

Lui doit les grands vergers pleins d'arbres toujours

Laisse dans l'infini tomber des univers ^{verts}!

Qu'il croit que le Soleil va suspendre sa marche

pour des prêtres hébreux qui traillent devant
 l'arche

Et que, de leurs trompette éternisant l'écho
Lomberont devant toi les murs de Jéricho
Tu crois qu'en te gonflant ainsi qu'une
grenouille
Tu rempliras de toi l'abîme qu'Dieu fouille
Ou qu'en t'applatissant comme un ballon
Tu pourras soupirer : Seigneurs je suis sauvé
Subéille et Crétin ! va, la gloire infernale
Ne se chauffe point de ton ignominie
La grandeur devant Dieu se chiffe par Jéricho
Ne te déprime point, il fait ton numéro

Saint Eucufin devant une table royale
Orne d'un jaune d'oeuf sa barbe déjà sale
Qu'on le croie imbécille il sera satisfait :
Mais pauvre Eucufin le tour est déjà fait :
Tu n'es qu'un triple sot par grace et par
Système
Et bien plus mille fois que tu ne crois toi-même

Saint François quittant de grotesques chaufes
 Dansait en Italie aux yeux des polissons
 Comme le roi David folâtre patriarche
 Qui sautait en chemise et tournait devant
 l'arche.

Ils affectaient ainsi tous deux de délires
 Et se dépréciaient pour se faire admirer
 Ils étaient orgueilleux comme le Diogène
 S'étalant au soleil dans sa misère obscure
 Qui trouvait Alexandre opaque, et, bel et beau
 Lui disait : tu fais ombre au sein de mon
 tonneau.

Diogène du moins n'était pas hypocrite ;
 Modeste était peu la vertu favorite,
 Et contre les abus, abuseur révolté,
 Il ne pécha jamais par trop d'humilité
 Mais ces moines beats à la paupière bouche
 Machonnant des vertets et se pinçant la bouche

Mais tous ces aigrefins ratés ou chevelus
Les cornues épilés, les capucins poilus
Ces gens ceints d'une corde et les pieds en savates
Le crâne sans pensée et le cou sans cravates
Ayant pour Dieu le diable et la crainte pour
Les malheureux! plusieurs sont de très beaux
Ces gens ont plus d'orgueil plus de fiel, plus
de haine

Que n'en peut enirasser la terreur humaine
Ils font honneur à Dieu de leurs abaissements
Leur crasse à l'éternel doit servir d'ornement
Ils font un luxe au ciel de leurs affronts
stériles
De leur foi sans raison de leurs vœux inutiles
Ils portent tout l'enfer sur leur front abattu
Et le diable sourit en créant leur vertu,

La dispute de Jésus écrit
avec le diable

Un jour le doux Jésus sur le sommet des monts
Rencontra Méphisto, le prince des démons
Qui se ressemble peu très volontiers l'assemblée
Et voici les propos qu'ils vivaient ensemble
Pour qu'on ne dise plus dans l'univers chrétien
Que le dogme sacré ne vive avecque rien :

Jésus

Tous les pauvres d'esprit sont heureux sur la terre
Car ils posséderont le règne de mon père

Méphisto

Oui, les pauvres d'esprit sont heureux ici bas
Lorsqu'on se moque d'eux ils ne comprennent pas

Jésus

Heureux celui qui pleure, ou s'èchera ses larmes

Méphisto

Avoir l'œil sec d'avance aurait bien plus de charmes

Jésus

Heureux ceux qui sont doux, car ils doivent régner

Méphisto

Sur les loups, si les loups daignent les épargner

Jésus

Heureux les affamés d'amour et de justice

Méphisto

Ils meurent sous la table ou s'empiffent le vice

Jésus

Heureux les cœurs étouffés, ou leur pardonnera

Méphisto

oui, pardonnez toujours, toujours ou vous battra

Jésus

Bienheureux le cœur pur il voit Dieu sans voile

Méphisto

Et le monde en riant l'écrase dans la foule

7
Jésus

Heureux le pacifique il est enfant de Dieu !

Méphisto

Et le Dieu des combats mettra le monde en feu.

Jésus

Heureux l'humble opprimé qu'on profane quoique
juste

Méphisto

Il mourra sans amis dans sa détresse auguste

Jésus

Si l'on prend votre robe offrez votre manteau

Méphisto

ou lâchera les chiens pour avoir votre peau

Jésus

Si l'on vous a frappé sur la joue offrez l'autre

Méphisto

La recevras alors deux soufflets bon apôtre

Et le crime insolent restera sur ton char.

Jésus

Il faut rendre à César ce qu'on doit à César.

Méphisto

Si César te donnait la croix pour récompense,
Que devraient tes enfants à César? La potence.

Jésus

Lais-toi, fils de Satan, tu sais qu'il est écrit
on ne doit point rendre le Seigneur Jésus-Christ.

Méphisto

Le Seigneur Jésus-Christ me paraît peu croyable
S'il n'a pas le bon sens de réputer le diable.

Jésus

Ce n'est pas au démon que je daigne parler.
Voici la vérité que je viens révéler.
Honneur que j'ai choisi, sois docile à la grâce.
Rejette avec mépris tout ce qui t'embarasse.

Si tu veux être à moi leve toi d'un seul bond
Hais ton père et ta mère et vis en vagabond
Ne porte ni souliers ni baton ni ceinture
Dieu pourvoit aux besoins de toute la nature
Comme le lys des champs le eût t'habiller
Nourris toi des épis que ta main volera
Bénis ton ennemi pour que Dieu le maudisse
Aime ton agresseur pour que Dieu le punisse
Les douceurs irritent la colère de Dieu
Entasseront sur lui des fournaises de feu
Ignore tes parents, vis en célibataire
J'ai pour meilleur ami l'ennemi volonte
Je ne suis pas venu pour apporter la paix
Mais le glaive, la haine et de sanglants foras
J'obscureis à plaisir mes dogmes salutaires
De peur de corriger et de sauver mes frères
Le monde me déteste, il vous détestera

Mais un jour sous vos yeux le monde brûlera
Et pour vous enlever dans mon saint hér
Je descendrai du ciel assis sur un nuage
Alors le genre humain presque tout criant
Lombra pour jamais dans le gouffre éternel
En attendant fuyez, allez de ville en ville
Mangez quand vous pourrez et prêchez l'évangile
Refuse-t-on de croire et de vous écouter
Selon ce que j'ai descendu de porter
vos soutiens et sachez qu'un jour cette pou
Jera de vos moqueurs flambes la ville entière

Méphisto

Bien touché! tu ne prends pas mes mains
Et tes enseignements que j'aurais inventés
Te semblent me dépouiller de toute ma puissance
Je n'arriverais pas à pareille démen

Tu m'as dépouillé, c'est une trahison 73
Mais à ta place moi je vais parler raison

Homme, que la nature à jamais te soit due
Honneur ta maison, soutiens tes père et mère
Ne crois pas que le pain te tombera du ciel
Pre garde les fourmis et les mouches à miel
Résiste à l'injustice, en bien ceste fidele
Mais ne rêve jamais la vengeance éternelle
Aime bien ta compagne et peuple l'univers
Sans te préoccuper du ciel ni des enfers.
Quand les religions n'enfantent que la haine
Elles sont des fleaux pour la famille humaine
Tous les autels sanglants sont d'horribles autels
Ne crois pas à des Dieux qui demandent les vœux
Laisse la liberté même à tes adversaires
Et, surtout s'ils ont tort, ne maudis point
tes frères

Ne leur dis pas le bien pour leur faire du mal
Ne fais point ton espoir d'un désastre final
Tout périt en ce monde et tout se régenère
L'éternel cette lame et n'a point de color
Tiens propres tes soutiers, mais lorsqu'ils sont
Ne vous en jette pas la poudre dans les yeux
Et ne vous plonge pas dans le lac asphaltite
Pour n'avoir pas compris ta parole hypocr

Jésus

Vous avez bien parlé. c'est pour vous y forcer
Qu'un ~~peu de~~ ^{mitant à} ~~quelques~~ ~~erreurs~~ j'ai voulu commencer
Écoutez maintenant le fond de ma doctrine
Et confessez enfin qu'elle est sage et divine
Préfère la justice à tout ce qui t'est cher
Et les devoirs de l'âme aux plaisirs de la chair
Donne toi sans réserve à ceux qui t'ont aimé

pour les siens il est doux de s'invoquer toi-même
 Prends le bien pour le mal, aime tes ennemis
 prive toi du bien-être et des plaisirs permis
 pour effrayer des pleurs et secourir tes frères
 Garde toi de l'orgueil, des paroles amères
 Donne sans calculs ce qu'on te donnera
 Donne même ta vie et Dieu te la rendra
 L'héroïsme du bien c'est le devoir du juste
 plus que tous les serments rend ta parole auguste
 Fais ton devoir d'abord, Dieu veille sur tes pas
 Marche sans les feintises du bien les plus étroits
 Ne prends point l'air éveillé d'un pâle auack
 Mais lave ton visage et parfume ta tête
 Ne sois point téméraire à juger ton prochain
 Que nulle main vers toi ne soit tendue en vain
 N'abandonne jamais ta femme légitime
 Des époux séparés l'adultère est un crime

Aime Dieu plus que tout, ton prochain plus
que toi
Aime et supporte, voilà toute la loi.

Méplisto

Seigneur, pour cette fois je n'ai plus rien à
dire
Votre premier discours était une satire
Des prêtres imposteurs et je le comprend bien
Mais suivant ces gens là je me suis très chrétien
Je vais donc de leur main recevoir le baptême
Pour m'opposer ensuite à ^{votre vrai} ~~tout~~ nouveau système
Puisque Dieu me condamne à propager le mal

Jésus

Non, Dieu n'a point créé le génie infernal
La critique et l'appui du levier des idées
Par la lutte toujours fortes et fécondées
Va, tu serais trop fier de ta damnation
Prends donc malgré toi... ma bénédiction

Et les mots Méphisto l'archange au regard fauve
 Le ramasse en un tas, se renverse et se sauve,
 Et hurte comme un bruté, quaut, pétarada
 Il court pris de Veillot le caeter en grondant

Ne vous étonnez pas de cet anachronisme
 Car l'homme pape-oté, l'homme fiel, l'homme
 par le diable déjà dans l'eufr inventé
 Couvait déjà alors son œuf - infailibilité
 Les luttes et plaisirs lui façonnaient la trogne
 Avec la lèvre épaisse et le nez d'un ivrogne
 Préservant avec soin ce bel esprit fait-chair
 pour le siècle de couille après celui de fer.
 pour le tens ou la France à des bandits livrés
 Au bagne descendrait de livrie en livrie
 Et devrait pour trouver un moment de capit
^{de baisser} ~~Dexeracade~~ jusqu'à Chiers Labeyraud decrip
 pour le siècle où Crochu ferait les trâbleris
 ou Bicête viendrait bruler les tuiteries

Dans le temps ou d'Arbois près de je ne sais qui
par pitié oublié périrait pour Blaugui.
On cachez moi l'honneur de cette époque immortelle.
C'est la corruption, c'est la fin du vieux monde.
Mais on tant d'injustice éclate ^{impunément} ~~abusivement~~
Que ce n'est pas encore le dernier jugement.

Devant le concile de Rome

Concessions et Confessions

La peinture est des yeux l'agréable mensonge
La poésie est l'art de traduire le songe
Le symbole mystique est le voile des Dieux
L'arbitre du destin se cache à tous les yeux
Toute histoire se perd dans le tissu des fables
Le monde est affamé de récits incroyables
Il n'est pas un mortel en ce monde important
pas un Roi, pas un Dieu qui ne trouppe quelque
La mère la plus tendre avec ses gâteries
prodigue à son enfant d'aimables mensonges
Tout amour est menteur lorsqu'il craint de blesser
Et dans l'ordre amical trouppe c'est caresser
Ou caresser l'espoir des plus vains chimériques
Et c'est là le secret des prêtres et des mères
Il faut savoir traiter en sage médecin
Les gens d'un esprit faible et d'un cerveau malade

Et quand la vérité trop forte ou trop cruelle
A nos affections peut devenir mortelle
Lorsqu'on veut éviter ce qu'elle fait prévoir
La dire est un mensonge et la taire un devoir
Laissons à l'affligé le bonheur du peut-être
Regardons comme faux ce qui ne doit pas être
Jésus condamne l'homme à tout dire en pressé
Qui dit ~~à son~~ ^{tu n'es qu'un} ~~parce~~ ^{insensé}
Car tout homme on le fait à son grand défolie
Ne rappelons jamais ce qu'il faut qu'on
Le monde est plein de fous et qui n'en veut pas voir
Doit cetter dans sa chambre et casser son miroir
Qui donc a dit cela? j'ignore le poète.
Mais c'est comme un proverbe et chacun le repète
Or Jésus met au rang des plaisirs défendus
De parler de la corde en logis des pendus
Et les prêtres pourtant veulent qu'on tienne
Les grecs pour les dire et les commettre
encore

Qu'on s'écrite les erreurs dans un livre éternel
 Qu'on avoue à leurs pieds un déliré criminel
 pour faire un crime vrai d'une erreur qu'on
 pour immortaliser nos traces dans la boue
 Eh bien puisque'il le faut je vais faire un aveu
 A leurs pieds ? - non vraiment, mais en face
 de Dieu
 Je vais de ma jeunesse accuser la Déesse
 ne me méprenez pas, j'ai fait ma petite
 œuvre m'accuse ô mon Dieu d'avoir pendant
 vingt ans
 Adoré comme vrai des dogmes révoltés
 D'avoir cru que d'un Dieu la haine paternelle
 gardait à ses enfants la torture éternelle
 Et d'avoir, non pourtant sans honte et sans
 combat
 immolé ma jeunesse à l'impur célibataire
 Qui nourrit dans nos sens la débâcle infâme
 Et livre nos tourments au cauchemar immense
~~Et~~ d'avoir près du lit où mon père était mort
 puis

Sans pudeur, sans pitié, sans regrets, sans
terreur
Brulé ce qu'il aimait: un livre de Voltaire
De ce noble vieillard telique angusta et chère
Je m'accuse d'avoir douté de la raison
D'avoir du fanatisme épargné le poison
Et d'avoir regretté l'effroyable croyance
Dont la terre stupide énerve mon enfance.

Mon Dieu! dans la douleur dont je me sens
presser
A quel prêtre chrétien puis-je me confesser?
Quel évêque implorer qui ne soit mon coupable
Quel pape comprendra ma pensée au supplice
Hélas! tous ces forfaits que je fais j'ôte pleurs
Toutes les vertus des saints qu'ils m'ont fait
adorer
Je suis un paria ne pouvant être un bon
Et je n'ai rien à dire à ces âmes de bronze

Le monde me dédaigne et veut m'anéantir
 Non pour mes attentats, mais pour mon espérance
 Ils disent que je suis un impie, un rebelle
 Eh bien dans mon exil ma destinée est belle
 J'aime mieux leur enfer que leur ciel insolent
 Chantant alléluia sur un gouffre brûlant
 Ou se tort pour jamais vouée à la souffrance
 De mes frères maudits la multitude immense

O mon Dieu prends pitié de ces aveugles nés
 Qui te prennent seigneurs pour te diables dans
 Mon Dieu, ferme la bouche au prêtre qui
 s'insulte
 Affranchis tes autels, ta morale et ton culte
 Ces prêtres de Moloch ne sont pas des chrétiens
 Ils ont des jugements qui ne sont pas les tiens
 Ne leur applique pas tes lois qu'ils nous
 ont fait
 Souviens toi de Jésus le plus doux des prophètes

Qui disait, tout saignant des membres et du front
Les méchants d'un père ignorent ce qu'ils font
Maintenant qu'on me traîne au concile de
Rome

Le pape s'est fait Dieu; moi je dis à cet
homme

Soit maudite à jamais la malédiction
Soit damnée à jamais toute innovation
Tout prêtre qui maudit le condamné lui
même

C'est pas le faux pasteur que tombe l'anathème
Le vrai prêtre de Dieu. c'est celui qui béatifie
Et la religion c'est la qui nous unit.

Soit proscrite à jamais la haine qui
divise!

Soit étouffé cet enfer qui consume l'église
Bouzes, Lamas, Musas, élus de l'avenue

vous serez tous chrétiens quand vous saurez
v'air!⁷⁹

Il fait jour, le coq chante, allons faire ta
prière

Et remets ton épée à son fourreau, saint pie

Dit à tes cardinaux qu'ils ont assez mangé

Que leur cèdre est fini, que le monde a changé

Que dans leurs chapelets trop de merveille
e date

Et qu'ils ont trop de sang sur leurs robes écarlates

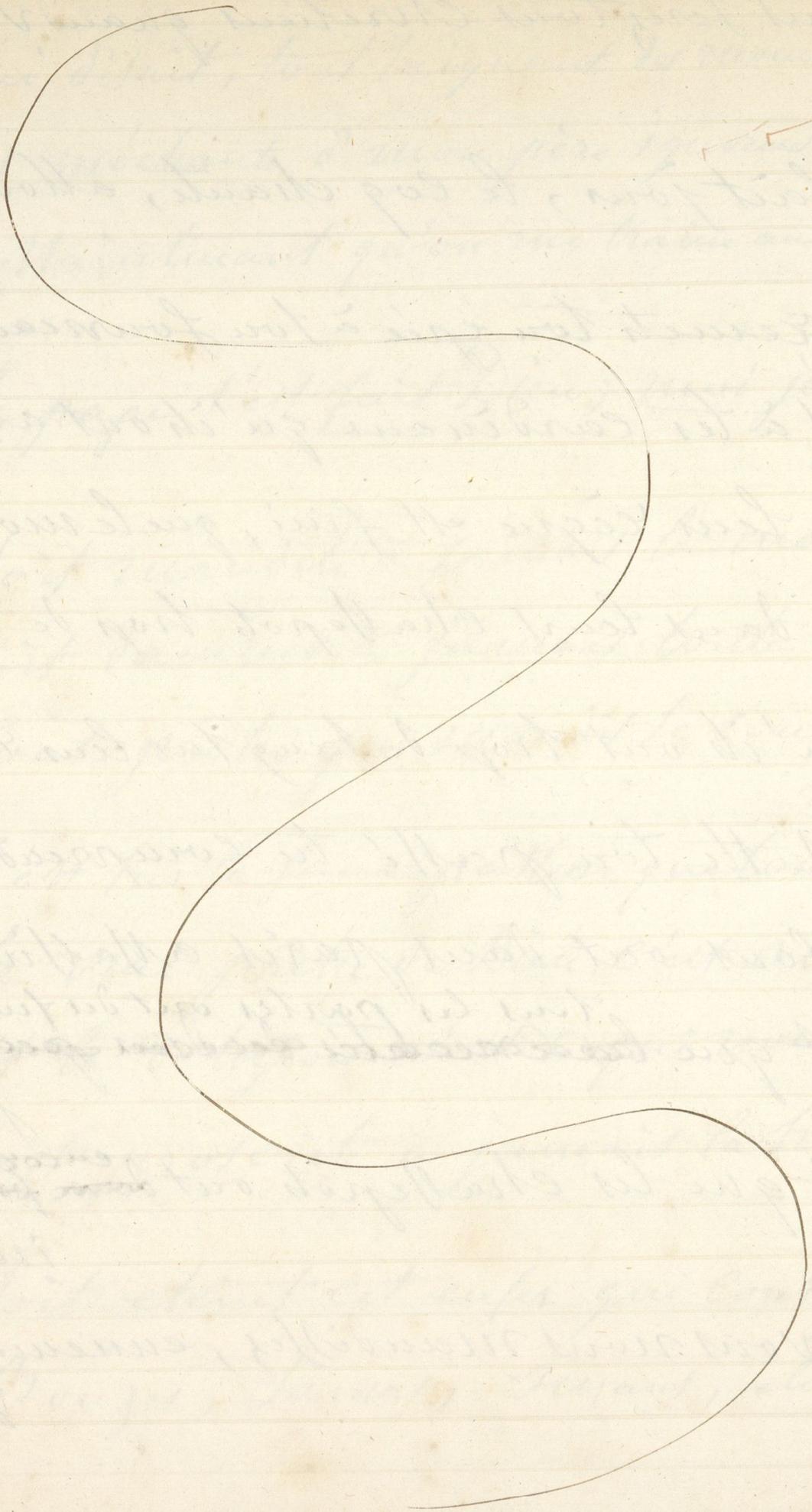
Consulte ton pape tu comprendras pourquoi

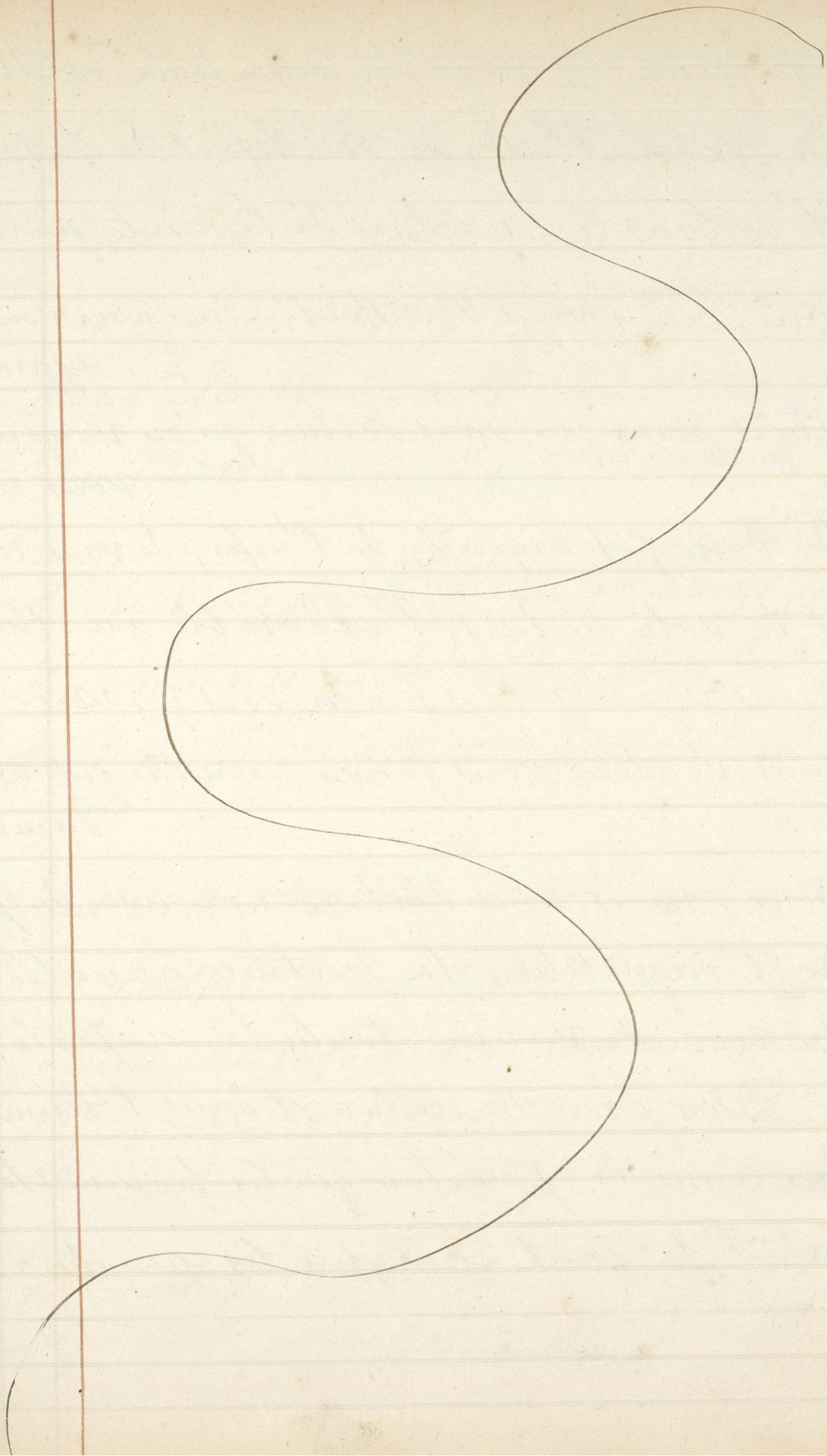
Des fous ont dans Paris assassiné Darbo

C'est que ^{tous les parties ont des fureurs} ~~les évêques~~ ~~des évêques~~ ~~parties~~ ~~parties~~

C'est que les chapelets ont ^{encore} ~~des~~ ~~faits~~ fait
merveilles

Ah vous nous maudissez, ennemis de nos
droits!





Et moi, je vous bénis au nom des Albigeois
De Jean Huss, de Wiclif et de Savonarole
Et de tous les martyrs de la sainte parole!

Où, nous vous bénissons!... nous pour vous
approuver

Mais pour que vous sachiez qu'on voudrait
vous sauver

De votre fol orgueil, de l'eufer, de vous même

Et de votre lâcheté l'exécrable anathème!

Nous voulons vous sauver vous qui nous couvrez

Nous voulons vous sauver monstres qui nous
damnez!

Donc, nous vous déclarons au nom de Galilé

De l'inquisition la sentence annullée,

Au nom de vaincu toute la majesté

De Dieu dans la nature et dans l'humanité

Au nom de Jésus-Christ que les hommes souffrent

Qu'il se faut épargner les paroles amères

puis au nom du bon sens et de la vérité ⁸¹

Que l'imitation n'est pas la sainteté.

Vous êtes des prélats, vous avez des tiaras

Des croix, des palliums, des mitres, des limons

Vous êtes tout puissants, et moi qui ne suis que

Qu'un homme ayant souffert, pauvre,

Job, un chrétien.

J'ose vous parler ferme et je suis infailible

J'ai pour moi la raison plus forte que la bible

J'ai pour moi le bon sens de tout le genre

humain

plus vaste et mieux armé que l'intérêt comme

Et fus-je enchaîné dans la cour des poutres

Comme autrefois mon maître outragé par Caïn

J'y viendrais proclamer sans crainte et

sans retour

Le droit à la science et le droit à l'amour

un tableau de Zurbaran

Un saint cadavereux, épouvantable, horrible
Surprend dans un tombeau la mort qu'il eût
visible
Il la presse et la tient dans les bras décharnés
Il semble que des vers courent déjà son nez
Dans ses orbites obscures les yeux luitent à peine
Il a pour robe un sac, pour ceinture une chaîne
Il a tout abjuri, science, amour, raison
Le néant est son Dieu la tombe est sa maison
Il est déjà rigide et froid comme la pierre
Le silence éternel a peur de sa prière
Les larmes sur sa joue ont creusé des sillons
Une cendre immobile estompé les haillons
On voit les dents saillir sous les lèvres tirées
Et les os font des trous dans les chairs malades
La mort pâle squelette est moins froide que la

Et seuble vers le mur cherches un point d'appui
pour sortir de ses mains implacables tenailles
Qui vont pétrifier un ventre sans entrailles
D'une affreuse puer la chaux se débat
C'est un abominable et terrible combat
L'homme vampire ayant la fureur en
D'absorber la mort même et d'en faire sa proie
Et la mort impuissante à triompher de lui
Craignant de partager son immortel ennemi
Qui le repousse avec un rire d'épouvante
Et croit sentir déjà qu'il la mange vivante

La genèse d'amour

1

Les larmes de l'azur font naître les persennettes
La lune vierge sage a fait les robes blanches
Les rayons du soleil germent dans le sillon
La fleur en s'envolant devient un papillon
La foue fait la loi la loi fait l'harmonie
Partout de l'univers travaille le génie
Ceindre capricieux ou eruct tous à tous
Impitoyable et doux, il se voue à l'amour
C'est par lui que la neige au sommet des montagnes
Fondue en longs ruisseaux abreuve les campagnes
C'est lui qui fit former des groupes d'univers
Par les attractions de tant d'astres divers
Pour lui l'oisillon chante et l'abeille butine
Il forme du raisin la fève libertine
Il dompte les lions fait rugir les taureaux
Entretient les bees des jeunes tourtereaux
Il a fait le soleil, il a fait les étoiles

De la lune pudique il a blanchi les voiles, 8
Il a fait les trésors de la nuit et du jour
Dieu n'a fait qu'un chef d'œuvre: il a créé l'a

Avant que Dieu sortit de son sommeil immense
Dans le chaos la force épuisait la puissance
La force sans amour qu'on appelle Satan
Créait le Béhémoth et le Léviathan
Du phosphore des eaux, du limon et des marais
Elle faisait sortir des monstres solitaires
Des avortons géants, sans femelles, affreux
Qui bientôt, affamés se dévoraient entre eux
La terre ou pourrissaient des fougères difformes
Mêlait à ses cailloux des offenkments énormes
Des montagnes de chairs en putréfaction
S'échappaient les fœtus de la corruption
Les crapauds, les serpents, les rats, les scolop
Le limacon visqueux les froids salamandres

Les dragons écailleés les crocodiles verts
Cauchemars destinés à peupler les enfers
une vapeur épaisse infectait l'atmosphère
Et des flammes sortaient des gouffres de la terre
Lorsqu'un jour dans le ciel découvrit un instant
Apparut dans l'aurore un visage éclatant
L'air semblait s'épuré dans la métamorphose
Et le visage avait la forme d'une rose
Paisible. il s'entreouvrit, un enfant radieux
En sortit et de grace enchança tous les cieux
Un carquois d'or tremblait sur son épaule
Sa candeur, sa beauté jusqu'alors inconnue
Peuplèrent de desirs les visages vermeils
Et firent dans l'espace éclore des soleils
Les monstres s'appretèrent à lui faire la guerre
Mais lui d'un trait léger plus fort que le tonnerre
Armant un arc divin que sa main fit siffler
Il les fit trembler tous, se tordre, se couler

Je perdra dans des flots de fumée et de souffre 84
Ils disparurent tous dans la gueule du gouffre
Et l'enfant leur vainqueur l'esprit qui fait air
Mit le pied sur la terre et lui dit de germer

Alors en se mirant dans deux sources jumelles
Son sourire en tira deux formes fraternelles
Plus belles que jamais la fable n'en eût eue
L'une fut Adamus et l'autre fut Hèva

11

Ils étaient nés enfants comme l'amour leur père
Et leur sexe pour eux fut long et tendre un mystère
Dans le jardin du monde ils se jouaient tous deux

Sans que l'amour jamais se mêlât à leurs jeux
Ils grandirent ensemble et leur adolescence
Sembla n'être d'abord qu'un second enfant
Mais pendant qu'ils dormaient le souffle de
l'amour
Survint les caresses et les troubles un jour

Adam versa des pleurs il sentait dans un rêve
Son cœur tout palpitant s'en aller vers son Eva
Et ne pouvant souffrir l'absence de son cœur
Il cherchait dans Eva sa vie et son bonheur
Or Eva tressaillit jusqu'au fond de son être
Elle rêvait alors que comme un trait de foudre
Adam la pénétrait par un effort divin
Et venait rajoué revivre dans son sein
Au réveil dans leurs bras ils se serrèrent
Un grand rideau de fleurs laissait filtrer l'air
Qui leur fit voir tandis qu'ils se cherchaient
L'auteur leur créateur qui souriait prêt de
Ils rougirent alors devant le mystère
Et la femme sentit qu'elle deviendrait mère

Voulant le conserver avec eux plus d'un jour
Ils tressèrent des fleurs pour enchaîner l'auteur

85
L'amour leur dit: perdez cette espérance vaine
Et ne me touchez pas, je meurs quand ou mieux
Je serai près de vous invisible ou présent
De mon éternité je vous en ai fait présent
A la condition pourtant d'être fidèles
Et de ne point goûter aux substances mortes
Il est dans ce jardin deux arbres dont le fruit
Fait connaître ~~les~~ ^{par} l'un ce que l'autre détruit
L'un se nomme la vie et l'autre la science
La science du mal qui flétrit l'innocence
Si vous en approchez votre cœur est perdu
Ne touchez donc jamais à ce fruit défendu
En s'embrassant encore les deux époux jurèrent
L'amour les caressa les cœurs les admirèrent
Et pour les invites les oiseaux se cherchaient
Les insectes tous l'herbe ensemble se cachaient
Les fleurs en s'inclinant fécondaient leurs cœurs
Tout semblait de l'amour respirer les délices

Et nul ne prévoyait le cruel avenir
De l'amour s'envolant pour ne plus revenir

IV

Trop de bonheur produit la lassitude
Et la fatigue aime la solitude
Adam parfois sur le sommet des monts
Allait causer avec les cieux profonds
Il observait le lever des planètes
Et leur coucher, la marche des comètes
L'heure ou des nuits la lampe d'écrivain
Deux fois se creuse en un double crevain
Au fond du ciel comme des météores
Il regardait passer les égrégories
Sans se douter qu'à la femme il tardait
De le revoir et qu'Heva l'attendait.

La pauvre Heva se croyant délaissée
Conçut un jour une triste pensée
Il lui sembla qu'Adam ne l'aimait plus.
L'amour prétend à des droits absolus
Il n'aime pas qu'avec lui l'on plaisante

80

Qu'on le néglige et surtout qu'on l'absente
Le doute enfin, le doute empoisonneur
Des deux époux vint mordre le bonheur
Comme un serpent qui se glisse dans l'âme
Il envahit d'abord la pauvre femme
Il la troupa, la fit déjà rouger
A s'approcher, peut-être à le venger.
Il lui montra l'arbre de la malice
La fit goûter à la pomme du vice
Pour retenir et fixer son époux
Elle rêva de le rendre jaloux...
Jaloux de qui? mais jaloux d'elle-même.
C'est désormais elle seule qu'elle aime;
Pour s'aller voir dans le cristal des eaux
Elle le quitte et lui tourne le dos.
Lorsqu'il l'embrasse elle boude et murmure
Qu'il a froissé les fleurs de sa coiffure.
Adam retient les désirs mécontents.
Lorsqu'il s'absente il tarde plus longtemps

un soir enfin rentrant dans sa demeure
Il aperçoit sa compagne qui pleure
Elle tenait un fruit déjà mordu
Elle lui dit: c'est le fruit défendu
Depuis longtemps nous souffrons d'être enfaux
Roupons enfin le vieil qui nous rassemble
Ce fruit nous doit séparer sans retour
C'est un poison qui guérit de l'amour
Je l'ai reçu comme un présent céleste
J'en ai mangé, je t'ai gardé le reste.
- Merci dit l'homme et d'un geste brutal
Il prend et mange aussi le fruit fatal
puis séparés ~~et~~ se cachant dans l'ombre
L'un loin de l'autre ils passent la nuit souc

Au jour naissant tous deux allaient sortir
Sans s'adresser un mot de repentir
Lorsqu'une voix charmante et bien connue
Semble pour eux descendre de la nue

8

Adam mon fils et toi ma Douce Heva
Je suis l'amour je viens voir comment va
votre ménage et si votre alliance
D'un fruit prochain vous donne l'épouse
A ce discours ils se cachent tous deux
N'osant paraître et doublement honteux
De n'avoir pas touché dans leur colère
A cet enfant dont Heva serait mère.

V

Malheureux dit l'amour pourquoi vous quittez
vous etiez des amants, vous etes des époux
Je vous quitte à mon tour pour ne plus vous
Mais vous me reverrez dans l'enfant qui va
Travailler s'il le faut vivre souffrir pour
Le travail chassera la dispute et l'ennui
Votre enfance est passée il faut songer à l'avenir
Celle de votre fils redeviendra la vôtre
Vos yeux vont désormais sourire avec les yeux
votre cœur entendra ses petits cris joyeux

A les premiers jours pas vous trembler, d'alar
Les yeux seront vos yeux et les larmes vos larmes
Si l'orgueil chez l'amaute a pu vaincre en l'au
La mère écrasera la tête du serpent
Allons Adam reviens auprès de ta compagne
Que partout dans l'exil ta force l'accompagne
Le monde autour de vous n'est plus le paradis
Que Dieu pour votre enfance avait planté jadis
Vous ne reviendrez plus à votre idolatrie
Il faut du genre humain conquérir la patrie
Il faut à la vertu soumettre le désir
Car le devoir couronne ou finit le plaisir

Ayant ainsi parlé l'aurore armé d'aug
Ferma le paradis puis il prit la main d'
Et dans la main d'Adam la plaçant doucement
Il dit: supportez vous c'est votre châtiment
Travaillez sans faiblir et souffrez en silence
Je vais faire avec vous voyager l'esperance

De riches l'univers vous en ferez les rois
 Allez, embrassons nous pour la dernière fois
 Adam se retrouva dans les bras de la femme
 Le baiser de l'amour pénétra dans leur âme
 Un nouvel aveu se revêta pour eux
 Appuyés l'un sur l'autre ils partèrent tous deux
 Et l'amour remontant aux voutes étoilées
 Ou figeront un jour nos âmes consolées
 Vint jusqu'au sanctuaire inaccessible et pur
 Qui cache l'éternel dans une nuit d'azur
 Seigneur dit-il j'ai fait la concorde et la gloire
 J'ai donné le travail pour remède à la terre
 Le suprême pouvoir ne m'ordonne-t-il rien
 — Et Dieu lui répondit: ce que tu fais est bien

 VI

C'est était le récit primitif et sincère
 Que Moysè recut de l'ancien sanctuaire

Et qui, défiguré par les prêtres hébreux
Est devenu pour vous absurde et tenebreux
J'ai trouvé cette fable élégante et fleurie
Chez les premiers chrétiens docteurs d'Alexandrie
Qui doux comme Torquato et fiers comme Caton
Faisaient parler aux saints la langue de Platon
Quand la science eue crovait au vrai Messie
Et quand Syriacus écoutait Hypocrisie
Malas les temps sont loin, reviennent-ils jamais
Deux vous refleuris beaux rêves que j'aimais
Quand nouveau Lucius dans un temple profane
Se cachait mon savoir sous des orilles d'âne
Heureusement depuis je me suis transformé
Content d'être prêtre et fier d'avoir aimé
Quand la magicienne aux lèvres demi-closes
M'a fait devenir homme en me donnant des os

La mort

Sommeil réparateur de la vie éternelle
La mort est du mieux la naissance nouvelle
un cadavre n'est rien c'est un vieux vêtement
Qui ne veut ni regrets ni deuil ni monuments
Les âmes comme un boa dont la corde est brisée
perdent dans l'infini leur force repoussée
Elles ne sont dans l'air dans l'eau ni dans le feu
Et veuves de leurs corps elles dorment en Dieu
d'âme dans un musée une antique momie
Les squelettes sont beaux pour les anatomes
d'ai sur mon bureau même une tête de mort
Dei me montre les deus et jamais ne me voit
Les fantômes errants sont issus de nos ceux
La nature au tombeau ne donne point de trépas
La magie a créé des rites superflus
Et les morts ici bas de reparaissent plus

La mort, des malheureux immortelle épouse
Est la nymphe aux yeux d'or des jours de jeunesse
Elle va ramassant dans ses bras maternels
Les vieillards décrépits, les jeunes criminels
Et dans ses claires eaux le remords, la vieillesse
Retrouvent à la fois innocence et jeunesse
Elle seime au hasard des ossements flétris
D'où sortent des amours et des cotiers fleuris
Sa tête est de pavots et d'épis couronnée
Elle impose silence à la peine enchaînée
Elle arrache l'esclave au joug des tyrans
Elle vient apaiser les soucis dévorants
Elle a le doux regard d'une aurore voilée
Les pieds sont froids et blancs, la robe est étoilée
Les longs cheveux sont noirs comme un cryp-
de deuil
Et de l'éternité sa main cachant le feu
Veut nous en épargner les trop vives lueurs
Et protège nos yeux en fermant nos paupières

Une gravure d'Albert Durer

^{trop regrettable maître}
Chérophile Gantier, ~~vous que j'eus un instant le bonheur de connaître~~
~~vous que j'eus un instant le bonheur de connaître~~
votre esprit maintenant voit tout à qu'il y a
de grand dans le Jellin de Métaheolia!
~~de grand dans le Jellin de Métaheolia!~~

Du vicil Albert Durer cette œuvre magistrale
Nous montre la science à la robe royale
poursuivant son problème et l'idéal élevé
près d'un grand monument toujours inachevé
Dont elle a dégrossi la principale pierre
Deux yeux profonds penseurs veillent sous l'arcade
Et son poing vigoureux signe de volonté
Semble presser la tête avec autorité
pour en faire jaillir les étocs éternelles
paisible elle est assise et fait qu'elle a des ailes
un génie enfantin sous les traits de l'amour
Écrit les vérités qu'elle veut mettre au jour
La mentale d'un nouveau sort à l'enfant de siège

Pour montrer que le livre est le pain du collège.
La peine le vieux chien qui dévore nos jours
Qu'on chasse vainement et qui nous suit toujours
S'aplatit sur lui-même est endormie près d'elle
Son front est couronné de verveine immortelle
Sa main victorieuse et qui ne tremble pas
A fixé sur un point la branche d'un coupas
Elle vive sans doute à la circonférence
Devant elle des cieux s'étend l'espace immense
Et sous les cieux la mer cette autre immensité
Reçoit d'un soleil d'or des torrents de clarté
L'arc en ciel ^{analyse} à ses yeux la lumière
Elle a les instruments de toute œuvre première
La scie et le rabot le marteau le creuset
Les clous, le microscope et la sphère ou l'isait
Le grand roi ptolémée et les fortes tenailles
Qui sauvent prométhée et forment les entrailles
Elle est riche, sa bourse est pleine de trésors
Elle a les clés de tout, connaît tous les efforts
Près d'elle est une troupe et plus loin la bataille

9
La cloche de la mort celle de la naissance
Attendent pour parler son signal souverain
Son problème est chiffé sur un carré d'airain
Et la chaux souris qui lovin d'elle l'envole
Et porte sur son aile ouverte en bannière
Le mot grec et latin de Mélancholia
Veut dire que jamais un penseur ne plia
Sous la tristesse noire et la mélancolie
L'aut qu'il eut la raison pour chasser la folie
L'étude et le travail pour occuper les jours
Et les livres divins pour régler les amours

Maitre vous avez vu dans cette œuvre l'œuvre
Le découragement de la pensée humaine
On n'en était pas là du temps d'Albert Dürer
La foi vivait encore dans l'œuvre de Luttrell
Les âmes n'étaient pas défaillantes et mus
On aimait le travail et les études fortes
Votre charmant esprit que le doute oppresse
A traduit Mélanchton par Alfred de Musset
Supposant qu'en raison des vices de votre âge

L'inscription du monument est celle de la page
Et dans ce ^{beau} ~~profond~~ ^{fatalement} ~~beigeusement~~ compris
Il a confondu l'ange et la chaise fouris.

Maintenant vous voyez le beau le vrai, le juste
vous comprenez des cieus la symphonie auguste
vous savez que changeant l'enfer en un saint lieu
L'art parmi les humains est de l'ère de Dieu
vous avez deviné le grand mot du problème
Qu'on n'aime la beauté que pour la beauté même
La beauté est le droit qu'illustre le devoir
C'est le couronnement de l'éternel savoir
pendant que vous vivez parmi les choses belles
Ceux qui vous ont aimé taillent pousser leurs ailes
Dites leur d'espérer et d'effuyer leurs pleurs
Car Dieu ne laisse pas de vide entre les cœurs
Et de la terre au ciel il remplit la distance
Ils vont écouter votre pieux murmure
parmi ces astres d'or paradis sans enfers
Qui vont autour de vous créer des univers

Sur l'homme

Epigrammes

L'homme est un animal bipède
 Et bimauc qui rit parfois
 Dérisonne, invente des lois
 Et prévot la mort sans remède.

Mais si je déclare immortel,
 Moi pour ma part je le crois tel:
 Il est évident que nous sommes
 Immortels sur les sombres bords,
 Puisqu'il est certain que les hommes
 Ne mourront plus dès qu'ils sont morts.

La Douceur est notre partage
 La folie est notre élément
 Les erreurs sont notre aliment
 Et les vers sont notre héritage

pourtant nous sommes triomphants
Et nous élevons nos enfants
Dans ~~le respect~~ ^{le respect} de nos misères
Nous dépravons leurs appétits
Dans l'espoir que ces chers petits
Seront plus bêtes que leurs pères.

En raisonnant nous ne savons rien
En nousant pas grand chose encore
Soit pour le vrai soit pour le bien
Un doute éternel nous dévore
Mais nous aimons l'absurdité
Et de notre crédulité
Nous enrichissons les églises.
Il est clair que le Dieu jaloux
Devient un Dieu digne de nous
Lorsqu'on lui prête des sottises

Si quelques sages ^{à nos coups} ~~peuvent en vain~~

93
S'exposent
~~à~~ à tout les plus fous
De tous les rêveurs de la terre
Et la preuve que leur raison
Ne peut rien vous dire de bon
C'est qu'ils sont forcés de le taire

Le diable est-il ou n'
~~est-il pas ?~~ est-il pas ?
Trouvons nous après le trépas
Quelqu'un pour juger notre vie
Qui d'une autre sera suivie ?
L'un vous dit oui l'autre dit non
L'un rit l'autre fait un sermon
Et l'on ne fait aucun entendre
Mais Dieu qui toujours se voit
Nous eut éclairci tout cela
Il est nous important de l'apprendre.

Ce qui me paraît évident

C'est qu'il convient d'être prudent
Et de classer tous les systèmes
A peu près comme des poèmes
Celui-ci nous semble plus beau
L'un paraît vieux l'autre nouveau
Celui-là n'est pas vraisemblable.
Concluons avec Rabelais
Qu'il faut tâcher de boire frais
C'est la morale de la fable.

Aimons, chantons, soyons joyeux
Et laissons nous devenir vieux
La vieillesse est une richesse
Que le temps augmente sans cesse
La jeunesse n'existe pas
Elle s'efface à chaque pas
C'est pour vieillir qu'on vient au monde.
Le printemps est dans notre cœur
Quand nous faisons notre bonheur
En conservant la paix profonde

Notes
risquées

—
cole de
Victor Hugo

L'honneur est un parapluie
Qu'on ennuie
Et qu'on recuet dans un coin
Et la gloire une chandelle
Eternelle
Dont les morts n'ont pas besoin.

L'histoire est une potence
Qui balance
Des cadavres dans les airs
Et le poète un gendarme
Qui sacroche
Aux perdus mangés des vers!

Victor, poète sans règle
Est un aigle
Doublé d'un homme et d'un veau
Et ses chateaux hippogriffes
ont les griffes
D'un lion qui fait le beau.

Échut qui s'ennuie
ou qui jeûne

A dans des cercles de feu
On dit-ou sous cette forme
Très énorme
La ressemblance de Dieu.

Pléïades est une perruque
Sur la nuque
Du firmament cadieux
Et les astres, les planètes
Les comètes
Journissent dans les cheveux

L'horizon
~~L'empire~~ de la corde
C'est la corde
Par quoi dans son jeu coquet
La lune sur l'obélisque
Met son disque
Bouche de ce vilboquet

Le panthéon de la gloire

C'est la foire

Aux ~~beaux-arts~~ ^{féti-ches} du ^{Congo} ~~grand-océan~~ ;

Et mon poème est un singe

Sous le linge

De Monsieur Victor Hugo !

La rétractation de Galilée

Fragment dramatique

Adorant du Sauveur la croix et le calice
En présence du monde et de ce saint office
La main sur l'évangile au nom de Dieu
Moi, dit Galilée fils de Galilée
Je déclare à l'esprit qui parmi vous séjourne
Que la terre demeure et que le soleil tourne
Même de vos grandeurs si c'est l'arrêt fatal
Je crois la terre plate et les cieux en cristal
Que n'avez vous des fronts de la même matière
Ils laisseraient passer la vie et la lumière
Et par vos grands reflets l'univers éclairé
Je soumettrais sans peine à votre ordre sacré
Ce n'est donc pas en vain que la très sainte
Bible

Dit que pour triompher dans un combat terrible
 un prophète arrêta le soleil d'une main
 et contraignit la lune à rebrousser chemin
 Je vous conjure donc grands pasteurs de l'Église
 De m'absoudre et d'absoudre aussi mon telet
 Bien qu'un si grand pardon ne puisse m'être
 (Se relevant et frappant la terre du pied)

Allons, ne tournez pas ! cela t'est défendu
 Messieurs devant moi vous bulez, moi
 Je la sentais tourner parce que j'étais ivre
 La science est un vin qui vous monte au cerveau
 Je jure de ne rien observer de nouveau
 M'en rapportant du reste à votre prudence
 Et dans les livres saints cherchant l'astronomie
 Je n'écrirai plus rien, ne penserai plus rien
 Ainsi puilli-je vivre et mourir bon chrétien

Note on pourrait faire de ce monologue une scène
 très saisissante, en y joignant la pantomime

Dont on disposerait ainsi la mise en scène

une église éclairée par une multitude de
Cierges, un peuple nombreux, des inquisiteurs
des soldats, des pénitents noirs en cage
une estrade sur laquelle un évêque, près
de la des échauds et des instruments de
torture. L'orgue joue des airs funèbres
la procession entre dans l'église et chacun
prend place, Galilée paraît chargé
de chaînes. L'orgue se tait, le grand
inquisiteur exorcise Galilée avec de
l'eau bénite et lui montre en signe
d'une main l'estrade et le prie-Dieu
de l'autre les bourreaux qui mettent
des tenailles au feu. Galilée hésite
il fait un pas vers les bourreaux

Ses genouilllements s'élevaient dans la foule
 une femme se précipite aux pieds du
 savant en lui montrant deux jeunes
 enfants, un prêtre donne à Galilée le
 Crucifix à baiser Galilée baise le Crucifix
 embrasse les deux enfants et après avoir
 levé les bras en l'air il monte lentement
 sur l'estrade et prononce d'une voix
 ferme les paroles de la rétractation en
 étendant la main sur le livre des évangiles
 lorsqu'il a fini on lui ôte ses chaînes
 l'orgue joue des airs joyeux et la procession
 recouvrement pour sortir de l'Eglise, tout
 le monde s'incertine devant Galilée, quel-
 ques hommes à costumes de savants se détour-
 nent avec mépris, des femmes pleurent
 et un homme même effriche ses larmes
 avec un geste d'impatience.

au lever du rideau et avant l'entrée de la
procession un huissier de l'inquisition lira
au peuple le monitoire que voici:-

Pour que la sainte Eglise enfin soit consolée
ou au moins en ce lieu le nommé Galilée
Covaincu d'avoir dit et d'avoir même écrit
Contrairement aux lois du Seigneur Jésus-Christ
Qui veut que son Eglise à jamais respectée
Sur tout en enseignement soit toujours consultée
Ce mensonge évident horrible et sans pareil
Que la terre à présent tourne autour du soleil
Et cela sans respect de l'Eglise infaillible
De Jésus lui-même et de la sainte Bible
Le saint officier donc le ^{Crépuscule} Délégité constaté
presque en flagrant délit le coupable arrêté
Lequel sans violence et presque sans torture
Lui-même a confessé sa noire forfaiture

Ordonne qu'en ce jour il sera devant vous
 Conduit pour faire amende honorable à genoux
 Et s'il ouïr condamné à telle pénitence
 Que du saint tribunal règlera l'indulgence
 A défaut de quoi faire on le tenaillera
 puis un saint confesseur euec l'exortera
 Que s'il veut persister dans son affeur Haphe
 Qu'il meure et que son sang etouche sur lui
 Un bucher sur la place est déjà préparé
 Sur lequel ce méchant des chrétiens separé
 Avec tous ses écrits périra dans la flamme
 C'est justice! et que Dieu prenne soin de son âme

L'orgue joue le dies iræ et la procession
 entre dans l'Eglise.

Après l'abjuration le grand inquisiteur
 dit à Galiléi:

Retournez en prison, je vous ferai connaître
 votre arrêt que l'Eglise adouera peut-être

Mais espérez surtout la clémence de Dieu
Nous allons devant vous jeter le livre au feu
Allez porte-faubeaux que le bucher s'allume
Et que s'écrive impie en entier le coupable

Galilée

C'est bien fait, jettez en la cendre à tous les vents
puisse-t-elle à jamais dans les siècles jamais
Raconter les efforts de ma raison soumise
Et faire apprécier les arrêts de l'Eglise.

Quand Galilée embrassera le crucifix et
montera sur l'estrade le grand inquisiteur
dira :

C'est bien : vous échappes à la damnation
prononcez à présent votre abjuration

Mors Galilée :

Adorant du seuven la croix (etc) comme
plus haut.

voix dans la foule pendant qu'Galilee est étendue
hors de l'Eglise

Les savants

Ah faible caractère!

Les femmes

Ah malheureux vieillards

Des étudiants viennent sur le devant du théâtre
et se jettent les mains avec une telle énergie
l'un d'entre eux dit aux autres:

Amis nous reverrons ces aveux la plus tard
Mais ne condamnons pas cet homme de génie
Dont nous avons compris la sublime ironie
Son livre est répandu parmi les nations
On ne retracte pas ses démonstrations
Et semblable à ce dieu dont il est le prophète
Il peut se reposer, car la lumière est faite.

Gros bou sens
ou Simple discours

Ignorer ou savoir, ni doute ni croyance
voilà le droit chemin qu'enseigne la prudence
Je puis douter de moi, de mon habileté
Jamais de la raison ni de la vérité.

Et qu'importe au soleil que l'aveugle le voie
Il rayonne toujours et toujours il flamboie

Et s'il était un juge, étant sur qu'il fait
Il ne punirait pas ceux qui n'en savent rien

Des choses que le ciel ne daigne pas m'apprendre
Je cherche à deviner ce que j'en puis comprendre

Mais n'étant jamais sur d'avoir bien deviné

Je ne fais pas le dieu que je me suis donné

C'est un dessin de moi que j'accroche à un
âtre

De ma conception je crains d'être idolâtre
 s'y tiens, tant que je n'ai rien trouvé de plus
 Mais s'il était en or je mangerais mon veau
 Ce que je fais très bien c'est que l'iman, le
 bon
 Les braves, les sages, les nobles et les vaillants
 Le prêtre catholique et le rabbin pelé
 Disent que ~~pour~~ pour eux seuls l'éternel a parlé
 N'ayant rien entendu de ce discours multiple
 D'aucun de ces pasteurs je ne suis le disciple
 Des contradictions je ne puis faire cas
 Sachant que l'éternel ne se contredit pas
 S'ignorer, en attendant que Dieu daigne
 m'instruire
 S'il ne me parle pas je n'ai rien à lui dire,
 Ne le connaissant pas ne l'ayant jamais vu
 Et la vie à venir est pour moi l'imprévu

Si j'avais un bâtarde dans le fond de la Chine
Tout à fait ignorant de sa haute origine
Et si l'on venait à l'apprendre qu'il a dit à Pékin;
Ou si l'on a point de père ou c'est un vieux Coquin
De n'avoir jamais pris la peine de m'écrire
Car de son existence il aurait dû m'instruire
Je répondrais; ma foi le chinois a raison
Je ne l'accuse pas de haute trahison
Si j'avais quelque bien j'en ferais le partage
Il recevrait ma lettre avec mon héritage
En attendant, de moi peut-il se soucier
Et si pour le distraire, un poète, un poëte,
Un bouze un mandarin réclamaient leur
Je leur
Je leur disaient tous à tous moi je connais tous
Il est blanc, il est noir, il est rouge, il est
Doit-il croire en eux tous comme l'on croit
en Dieu

Doit-il en choisir un comme plus véridique
parcequ'il n'admettra ni doute ni critique
Mais je crois n'en déplaise à nos saints confesseurs
Qu'il doit leur dire à tous : vous êtes des farceurs

Et vous voulez que Dieu tel qu'on l'invoque à Rome
Ait moins d'intelligence et de bon sens qu'un honnête

Qu'il impose une loi qu'il faille dévies
Et qu'à Colin-maitlard il veuille nous donner

Non, je n'en doute point, je suis sur que l'abbé
Je sais parfaitement qu'il convient d'être honnête

D'honorer ses parents et d'aider son prochain
Mais qu'il faille adorer un fétiche, un machin

un boutroune divin qu'on coupe et qu'on s'en coupe
Sans en dire rien sans qu'on sache pourquoi

parcequ'il est écrit sans qu'on sache pourquoi
franchement je l'ignore est-ce ma faute à moi

Douter ! pourquoi douter ? la nature est visible
Je comprends l'évidence et j'admets la possibilité

Mais lorsqu'on ignore le formulaire au hasard
Je réserve mon droit d'examiner plus tard

Si de tout examen le moyen se refuse
Ma bonne volonté me suffit et m'excuse
J'agis comme je fais qu'il faut agir et puis
Je compte en m'instruisant faire mieux si
je puis

Vous parlez de la foi mère de l'espérance

Mais je sais que la foi n'est que la confiance

Je croyais à ma mère en tous ou mes besoins

Me forçaient tous les jours à connaître les besoins

J'éprouvais si souvent la bonté maternelle

Mais j'avoue humblement que j'aurais eu
peu de bien

Si devant moi jamais elle eût dans un grand
feu

Jetti mon petit frère en l'honneur du bon
Dieu

Eglise catholique à toi la parabole.

Je trouve des beautés dans ton obscur symbole
 Mais je sais que ton culte est un culte de sang
 Et que tu fais un dieu d'un pontife impuissant
 Je ne doute donc pas, je sais : je te condamne

En tant d'un agneau qui futille et qui dans

Je sais que la nature a d'admirable lois

Je sais pleurs le juste expirant sur la croix

Je sais d'un saint Vincent les œuvres méritoires

Je sais les arguments de tous les consistoires

Je sais qu'on pourrait être honnête homme
 et chrétien

Et qu'un excellent prêtre est un homme de bien

Mais j'ignore pourquoi le sacerdoce avertit
 prêchant la pauvreté de votre argent

pourquoi les cardinaux ont un luxe insupportable

Et pourquoi l'on abuse l'écrivain victorieux

Qui profane l'esprit en vantant la sottise

Manipule l'injure et compromet l'église

Je ne fais pas couramment le pape, le docteur
Conservateur du dogme et non pas créateur
par une invention jesuitique et visible
peut s'adorer toi-même et le crâne inflexible

Que m'importe après tout? je ne suis pas Dieu

Mais je fais que le diable exécrerait l'œuvre

Si le diable existait tel que le monde l'aime

plus élégant, plus fin, plus vivant que

Dieu même

Je fais que Jolui fut-il à Dieu pareil

N'aurait pu dans sa course arrêter les forces

Sans briser les efforts de la nature entière

Et sans faire tomber les astres en poussière

Et que Sanson vainqueur d'un peuple
terrasse

avec un effort sauglant et sa cassé

N'a pu faire sortir pour la bouche aller

De cet os ridicule un ruisseau d'eau filtrer

Tout est possible à Dieu d'irez, vous - non morbleu
 Le ridicule manque aux attributs de Dieu
 Dieu n'a jamais signé vos mensonges profanes
 Et vous tailliez le jus de vos mactions d'au
 Je reviens à mon dire et prétends qu'ici bas
 Un pensur est bien fort lorsqu'il ne doute pas
 Le scepticisme étant impossible en science
 N'est qu'un tâtouement de la sottise ignorante
 Je vois, je fais, je cherche et marchant pas
 Je ne crois jamais rien de qu'on ne fait pas
 Je ne presume pas les choses que j'ignore
 Chercher n'est pas douter c'est ignorer en
 Je soude le problème et quand j'aurais trouvé
 Je dirai je couvais et non pas j'ai rêvé
 En attendant j'admets qu'on ne montre
 C'est de la confiance et ce n'est pas du doute
 D'un guide clairvoyant je puis suivre les pas

Si je sais qu'il connaît ce que je ne sais pas
Mais suivre aveuglément l'aveugle qui marche
Mais faire par un fou gouverner un monde
C'est ce que je prétends n'admettre pour rien
Fût-il pape et surtout s'il me dit qu'il est
Qu'on soit triste ou content, qu'on m'approuve
ou me blâme
Toujours latin cela je veux tirer ma part
Et dire à mes amis : voulez vous vivre en paix
Apprenez, croyez peu, mais ne doutez jamais

Raison théologique
ou théologie raisonnable

Il existe une loi suprême inexorable
Qui protège le juste et punit le coupable.
Le sentiment profond de l'immortalité
nous vient de la nature et de l'humanité.
La vie est collective autant que personnelle
Le grand foyer projette et reprend l'étincelle
Il faut faire le bien pour le bien seulement
Sans espoir de salaire ou peur de châtiement

Moyse et Mahomet proclament le Meisne
Dieu dans l'humanité c'est le christianisme
Nous c'est le devoir avec l'autorité.
Genève c'est le droit avec la liberté.
Or ces dogmes divers se complètent l'un l'autre
Le Dieu des musulmans et des juifs est le nôtre
C'est dans tous nos pareils que nous devons l'être

Les abus sont un mal, il faut les réformer.
L'ordre exige pourtant l'obéissance libre
Il n'est point de devoirs que le droit n'équilibre
Doux, juifs et musulmans, chrétiens au pape ou
protestants divisés acceptés ou bannis
Sont nos frères en Dieu, composant tous ensemble
Cette religion dont l'esprit nous rassemble
Telle est de l'univers la catholicité
Qu'illumine deux mots : justice et charité

L'autre vie est pour nous l'inconnu, le peut-être
Nous vivons, nous mourons tels que Dieu nous
fit naître
Récouvrera-t-il le mouton d'être doux ?
Punira-t-il les loups d'avoir été des loups
Les loups frémissements de la bouche indignes
Seront-ils qu'on tourmente en enfer l'araignée
L'univers est un champ de bataille et de mort
Ou le faible est toujours mangé par le plus
fort

105

Le grand homme succombe opprimé par l'aveugle
C'est la fatalité, c'est la loi de la vie.
Vous fait-on croire aussi: colombes des ames
Qu'il existe un enfer pour l'âme des vauriens
Néron n'était qu'un tigre échappé de la cage
Mais Dieu ferait lui-même un Néron plus
S'il offrait le spectacle au Ciel épouvanté
D'un tigre en train de vivre pendant l'éternité
Un supplice éternel veut un Dieu pour vire
Et l'ange révolté, Satan ferait sublimé
Acceptant de l'enfer l'effroyable tombeau
Plutôt que d'adorer son éternel bourreau
L'enfer ferait l'orgueil inexorable et sombre
Faisant couvrir à Dieu le trépas dans son orgueil
C'est la négation des gloires du Sauveur
C'est de la charité l'éternel deshonneur
Du péché triomphant c'est une apothéose

De Dieu même en Démon c'est la métamorphose
L'homme, libre amateurs et createur du mal
Deviens un Dieu vaincu que Dieu traite en égal
Or étant le plus fort si Dieu pousse il est lâche
Il est vil s'il se venge, il a tort s'il se fâche
Un crime ne peut être éternel et puni
Et le mal serait Dieu s'il était infini.

Dieu changeant en fureur sa bonté paternelle
Faisant des humains la torture éternelle
Deviens si complaisant pour l'homme de
l'enfer

Qu'on pleure en saluant le martyr Lucifère

On n'éternisons pas la haine et le blasphème
L'éternité de Dieu brûle parce qu'elle aime
Dieu ne change jamais; comment donc juger
Qu'un insecte l'irrite et ne peut l'apaiser
A la peine de mort, la plus grave des peines
D'avance il a soumis les tortures humaines

100

Le tombeau c'est la paix avec la liberté
L'égalité suprême et la fraternité.
Le ver discerne-t-il l'innocent du coupable
Et le riche pourri du dernier misérable?
Comment l'âme des morts s'en irait-elle au feu
Sans jambes et sans pieds n'ayant ni corps
ni le

Que devient le rayon qui colorait la robe
Quand la robe est flétrie? il colore encore
vous soufflez un flambeau, la flamme dispa
Est-elle anéantie? un enfant le croirait
La flamme est-elle un être ou bien un phé
Analogue à celui de la pensée humaine
Elle ne peut mourir que faute d'aliments
Et le verbe se fait s'il manque d'instrum
Mon violon brisé ne me sert plus, qu'impr
La musique éternelle avec lui n'est pas n

Tout s'éroule, palais, tombeaux, temples, autels
Mais dans l'immensité nous sommes immortels

De la foi des chrétiens le texte nous enseigne
Afin que de mal faire incessamment on craigne
Qu'un jugement s'apprête et qu'un jour à venir
Nous devons tous venir avec le Souverain!

Alors quels cris d'horreur, quels sanglots
D'épouvante

Néron reconnaissant Agrippine vivante
Qui le force à tetter son sang noir et figé!

Ugolin vomissant l'enfant qu'il a mangé!

Troppmann... mais je m'arrête, ayant peur
De l'horreur

La foudre est inutile à ce tableau terrible

L'inculpic à ses remords ne pouvant échapper

Dieu s'honorerait trop s'il daignait le frapper

Malheur à qui s'endort avec une poitrine

Et se réveillera daunié par la nature

Et n'inspirera plus ni crainte ni pitié!

J'aimerais mieux pourtant que tout fut
Oublié!

Et ne suppose pas que Dieu substance pure
 Veuille pour la garder taler la pourriture
 Donc s'il veut conserver son ouvrage talé
 Il le retrempera dans le fleuve d'oubli.

D'ailleurs Dieu n'est pas tel qu'on nous le représente
 Et n'a jamais besoin d'inspirer l'épouvante
 Il n'a rien qui ressemble aux caprices d'un roi
 Il fait tout pour la loi, dans la loi, par la loi
 Sa substance impalpable emplit l'espace immense
 Ou la forme fait l'infini recouvert
 Tout vit, tout se transforme en un progrès fatal
 Et ce qui meurt toujours c'est le vase du mal
 Dieu c'est l'ordre éternel, c'est la force infinie
 C'est le régulateur de la grande harmonie
 Il est, mais il n'est pas ce que l'homme a dit
 Il est ce que jamais les prêtres n'ont prouvé
 Il est la loi vivante, âme de toute chose
 La raison, le moyen, le principe et la cause

Dieu dans l'éternité c'est le Savoir qui perd
La loi qui se conserve et le pouvoir qui ve
L'homme est un dieu manqué qui se souvient
du diable

Des mystères chrétiens l'évangile est la fable
La Bible est le secret du Sphinx pyramidal
Obscurément gravé sur son vieux piédestal

Le dogme catholique est l'ombre de ces ombres

C'est l'aigle de patristes qui tous ses ailes jointes

Couvre un œuf immortel, la sainte Charité

Unissant l'indulgence avec l'autorité,

Dans la communion qu'il nomme uni
verselle

Il proclame de Dieu la présence réelle.

Oui, sur tous les autels, en tout temps et tout

C'est la communion qui réalise Dieu

Jésus dit: aimez vous! que la foi vous empêche

A la table du Ciel communier ensemble

Et vous me sentirez être immortel en vous

198
Riche et pauvre à côté l'un de l'autre à jeun
Mangent le même pain qui vous immortalise
Ce pain sera mon corps revivant dans l'Eglise
Car j'ai voulu mourir pour unir les hommes
Et le salut du monde est l'œuvre de mes mains
C'est dans cette sublime et simple métaphore
Que du culte à venir brille déjà l'aurore
Et nos sages docteurs n'ont vu dans cet éclair
Qu'un pain qui s'escaimote et devient de la chair
Ils ont cru pour prouver leur anthropophagie
D'un sang vermeil eucer voir la nappe rouge
Tituler la Messe !... les ombres passeront
Les nuits de l'ignorance un jour s'éclairciront
Et les hommes guidés par la même lumière
Se reconnaitront tous enfants du même père

Visi6n proph6tique

J'6tais emprisonn6 pour la libre parole
Et pour avoir des dieux devin6 le symbole,
Quand l'esprit soulevant les voiles de ma
Chair
Me fit faire le tour du ciel et de l'enfer
puis dans l'ombre au dessus des plus sublimes
faits
plus loin que les docteurs, plus haut que
les proph6tes
Il me laissa debout sur un roc escarp6
Où le serpent d'Eden n'avait jamais
rang
Sur ma t6te une 6toile apparut en silence
Et remplit tout le ciel d'une aur6ole immense
Alors je me jettai tout tremblant 6 genoux
Et je criai : Seigneur ayez piti6 de moi

pourquoi choisirez vous dans le monde 109
incurable

Des plus obscurs pécheurs moi le plus misérable
vous ^{me} montrerez soudain dans un jour inexplicable
Ce que Moïse même et saint Paul n'ont pu
voir ?

L'esprit me répondit: la lumière du temps
N'est pas subordonnée à l'œil qui la contempe
Quand l'aube reparait son éclat continu
Se révèle à l'oiseau réveillé le premier
L'étoile apparaît donc, non pas à ton regard
Non pas à tes vertus mais à ton insonn

Quelque chose pourtant plaît au Seigneur en toi
Tu n'as point de la peur subi l'enfance lo
Nourri par les docteurs du faux christianisme
Tu repoussas le joug de leur pharisaïsme
Abusant contre toi de leur autorité
Du haut du temple alors ils t'ont mépris
Il fallut bien alors que Dieu coupât tes la

Et te fit soutenir par la main de ses ailes.

Le poète

J'aurais été seigneur votre enfant bien aimé
Si ma bouche en tombant n'avait pas blasphémé
J'ai pleuré, j'ai souffert et puis dans ma colère
J'ai vu l'ivresse impure et j'ai bûché mon vers
La déesse Astarté sans pudeur et sans foi
Un matin de Noël se vint offrir à moi
Elle avait les regards d'une vierge ingénue
Et sous ses cheveux noirs l'épaule demi-nue
Elle parlait tout bas disant qu'elle m'aimait
Et sa vue était belle et sa voix me charma
Et bravant d'un serment l'austerité jalouse
J'ai dit au démon : viens tu seras mon époux
Le mystère fut accompli tristement
J'avais mis la démeule et l'enfer dans mon vers
Astarté prétendait que je l'avais seduite
Elle m'abandonna ! puis moi... je l'aimais

Non, je connais ton cœur, pour elle il a prié
puis vers Dieu bien longtemps tes douleurs ont crié
Tu t'es flétri toi-même afin qu'elle fut libre
Cet effort dans ton âme a refait l'équilibre
Et quand tu m'inviquais je suis venu vers toi
Je parle donc, écoute et tais-toi devant
Cette étoile de gloire au brillant diadème
C'est la raison qui parle et vit par elle-même
Les fantômes divins, Jupiter, Jehovah
Tout les illusions d'un songe qui s'évanouit
Moi je mis la pensée éclose dans ton âme
Tu me prêtes des yeux et des ailes de flamme
Et dans un mouvement d'érêtisme vers
Tu te sens enlevé par un de tes cheveux
Sache que Dieu t'épide ou la raison donne
Et que l'amour n'est pas la lumière divine
L'amour est un besoin de l'âme ou de l'acier
C'est une écuelle d'or qui cache un fruit amer

L'amour ne s'ennoblit que par le sacrifice
La douleur surmontée est son divin calice
Abraham de l'enfer put braver les défis
Quand Dieu l'eut contempli prêt à se jeter
Ton fils

Toujours la paix serene à la douleur pour nous
Et Jésus triomphant est né sur le Calvaire
Regarde autour de toi le monde révolté
Il aime avec fureur la vierge liberté
Mais cette vierge sainte à la tête voilée
Veut qu'on l'épouse et meurt dès qu'elle
est violée
ou plutôt elle fuit dès qu'on veut l'outrager
Et l'empire fatal accourt pour la venger
Et ceux dont la fureur la poursuit et
l'outrage
Troupés comme lions n'embrassent
qu'un mag
puis liés au rouet de la fatalité
Ils remuent sous celle et de l'autre
côté

Retombent pour montes et retombent encore
Des révolutions l'abîme les dévore
L'enfer réveille alors les vaincus triomphes
Et leur dit que Saturne a mangé ses enfans
Les larves du tombeau de veuveilles avies
D'un diadème usé chargeant leurs crânes
font germes tout à coup le champ d'Égees
Et d'un monde-cadavre épouvantent le ciel
Anachronisme vain ! leurs jambes de sque
Cliquetent en marchant comme des castagn
Et battent dans l'oubli le capot du pass
Elles ne trouvent plus leurs royaumes effac
Mais à la liberté voulant barrer les portes
Elles passent hélas dans les gâches peu fort
Leurs radius poudreux leurs tibias glacés
Ou entend le bruit sec des ossements cassés
La porte les repousse en l'ouvrant d'elle-même
Et le squelette ~~torse~~^{croûle} avec son diadème

Il en doit être ainsi tant que l'autorité
N'aura pas fait un pacte avec la liberté
Laut qu'une foi savante à la raison soumise
N'aura pas fait aimer les dogmes de l'Eglise
Laut que l'homme effaré luttera sans savoir
Qu'on achète le droit par le prix du devoir
Que l'inégalité règne dans la nature
Que la fraternité serait une imposture
Si les hommes livrés au pèlerinage affreux
Pouvaient sans aucun frein se décider
entre eux
Que les masses toujours doivent être guidées
Et que la force aveugle obéit aux idées
Que le pape n'est pas un fétiche et qu'il
Ne jette pas l'esprit et le savoir au feu
Que l'Eglise aurait du plus forte et plus

Sincère

Dans la juste critique encourager Voltair

Et de la charité montrant le talisman
 Gagner l'auteur d'Alzire au vrai Dieu de gloire
 Mais que les disputeurs, jésuites, faux séné
 patouillet furieux Nicole et pascal triom
 offrant leur pédantisme à ce divin moque
 Devaient en s'égayant lui soulever le cœur

Regarde maintenant l'Eglise et les apôtres
 Dans l'œuvre et dans le fiel trempant les pat
 Une face grêlée au nez facétieux
 Crache sur les humains les ordures des cie
 Son style plein d'odeurs en cuisseaux se prom
 Et la tabette en fait débordes la fontain
 L'enfant Jésus se mouche avec le drapeau
 Le Dieu de l'univers est un gros cœur saug
 On conjure l'orgueil de la sagesse huma
 Avec les oripeaux de sainte Mitoumieu

Alors je regardai l'esprit qui me parla
 L'étoile dans le ciel lentement s'en alla

Je doutais de l'esprit; car en moi, misérable
un souvenir d'abbé murmurait: c'est le diable.

Alors je m'éveillai tout trempé de sueur.
Les tempes me battaient follement, j'avais peur
peur de la vérité, mon Dieu! de la justice.
peur de saint Dominique et de son saint office.
Car de fils de fer rouge artistiquement tissés
Mes souvenirs étaient la robe de Nessus.
La raison quand on dort n'est jamais la
plus forte;
Toujours vers le passé le rêve nous emporte.
Et le pauvre penseur plus fier que Jéhovah
Confus de sa sottise enfia se retrouvera.

Épilogue

De cette vision j'explique le problème
Je m'étais endormi lisant des livres fou
Et de Tragat Dabas me'ditant le poëme.

J'avais à mon souper mangé du porc aux choux

Conclusion

Beuvous fais

Chanson

Air de Calpigi

Auis, laissez du patriarche
Au gré du vent naviguez l'arche;
L'oiseau favori des amours
Nous promet encore d'heureux jours
Noë vainqueur de l'onde amère
A planté la vigne sur terre;

Joignons la vigne, et buvons frais,
C'est l'avis du vieux Nabelais (bis)

Gouffrent les mannelles nourries
La terre est grosse de délices
Elle a pour cheveux des moissons
Les bois murmurent des chansons.
Ses larmes font des fleurs écloses
Son rire épanouit les cotes;
Cueillons la vigne et buvons frais!
C'est l'avis du vieux Nabelais! (bis)

Aimons le vin quand il est mûr
Et la femme tant qu'elle est belle
Cueillons les fleurs tant les froisser

Et les plaisirs sans y penser. (bis)
Tu fidèle du matin même
Prose dit: c'est toi seul que j'aime
Croyons la chose et bevons frais
C'est l'avis du vieux Rabelais

Quel est le plus divin système
Le dernier mot du grand problème
Quel parti nous fera la loi
Les républicains ou le roi? (bis)
Quel est le sens des mots civisme
Fraternité, patriotisme?

— Cela veut dire: bevons frais!
C'est l'avis du vieux Rabelais. (bis)

vous demandez si les comètes
 peuvent rencontrer les planètes ?
 Mais s'il fallait régir les cieux
 A quoi vous serviraient les dieux ? (bis)
 Je puis sans lunette ni sphère
 Voir le vin rencontrer mon verre !
 C'est la comète ! et beuvons frais
 C'est l'avis du vieux Rabelais. (bis)

Que Nicodème dans la lune
 S'ingénie à chercher fortune,
 Si haut je ne vais point loger
 Mes œufs rouges pour les manger. (bis)
 Tant que j'ai dans mon escarcelle
 De quoi garnir mon humble écuelle
 Je m'en contente, et beuvons frais !

C'est l'avis du vieux Prabelais. (bis)

Quand nous avons fait nos betises
Usé nos dernières Meunises
Dieu nous reprend, de nous la bas
Que fait-il, que ne fait-il pas? (bis)
Que fait-il des neiges fondues,
Des vieilles lunes morfondues?
Je n'en fais rien; mais beuvons gai.
C'est l'avis du vieux Prabelais. (bis)

Fin

Dédicace



Parmi les animaux à deux pieds sans plumes
 Qui de l'espèce humaine usurpent le langage
 Il en existe peu d'avis de sens commun
 Et Salomon sur mille en trouvait à peine
 Je n'ai point travaillé pour ces êtres vulgaires
 Qui de l'humanité font les surnuméraires
 Sirens dégénérés présentés au concours
 Mais que la déraison revendique toujours
 Ces gens là n'aiment point les vers ni les idées
 Leurs âmes par l'esprit ne sont point obscurcies
 Il leur fait Procambole et les airs d'offense
 Des femmes, des chevaux de l'or et du tabac
 J'écris pour les penseurs n'en fut-il plus
 Monde
 Qui goute le sage au fruit d'Ève la blouse

Et qui de Mémoriam trouvant les autels
C'est peut-être le droit de le croire immortels
Si mes vers sont gardés et peuvent me survivre
Si pour quelques amis on en fait un bon livre
Ma muse leur d'édie un salut fraternel
Avec l'heureux souhait d'un sourire éternel
A la gloire, à l'oubli sans peur je me tiens
Aimant parfois les pleurs, surtout ceux
De la vieillesse
Je me laisse juger comme un ecce Homo.
Doux, à mes chers lecteurs vel duo vel
nemo

Eliphas Lévi

Novembre 1871

